

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNEE, No 535—SAMEDI, 4 AOUT 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



STATUE D'IBERVILLE

ÉLEVÉE DANS LE SQUARE BONAVENTURE, A SAINTE CUNÉGONDE.—Œuvre de M. Vincent, dessin de Ed.-J. Massicotte

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 4 AOUT 1894

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par Léon Ledieu —Carnet du MONDE ILLUSTRÉ.—La grande grève à Chicago.—Question historique.—Notes et impressions.—L'église de Saint-Lambert (avec gravures).—Nouvelle canadienne : Mon ours, par Régis Roy. — Expériences amusantes.—La cuirasse : Dowe (avec gravure).—Annini-Goz, par Léon Berthaut.—Au téléphone, par Camille de Boisgérard.—Carnet de la cuisinière.—Propos du docteur.—Le coin des enfants : Ce que peut le petit enfant, par Tournier ; Une agréable surprise (avec gravure), par Camille Natan ; Petite leçon d'histoire naturelle (avec gravure) : Le merle d'eau, par Victorien Aury ; Jolis mots d'enfants.—Les jeux d'Échecs et de Dames.—Choses et autres.—Feuilleton : Le secret d'une tombe, par Émile Richebourg.

GRAVURES : Statue d'Iberville élevée dans le square Bonaventure, à Sainte-Cunégonde.—Eglise et presbytère de Saint-Lambert.—La grande grève des chemins de fer aux États-Unis : Portraits de M. G. M. Pulman et du général N. A. Miles ; Soldats postés sur un train en détresse font feu sur les émeutiers ; L'incendie de l'Union-Dépôt ; Train attaqué ; Locomotive lancée sur un train ; Pompiers jetés à l'eau.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour équilibrer les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT-VINGT-DEUXIÈME TIRAGE

Le cent-vingt-deuxième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de JUILLET), aura lieu samedi, le 4 AOUT, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, no 40, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment invité à y assister.



BEVEUSES jeunes filles qui vous en allez sur la grève, assister chaque jour au combat sans trêve de la mer et des rochers, lisez attentivement ces jolis petits vers que Richepin, dans une heure d'inspiration, a si gracieusement écrits, à propos d'Une Vague.

Vous qui avez le bonheur de respirer, à pleins poumons, l'air iodé de la mer à la Malbaie, à Tadoussac, Kamouraska, Notre-Dame du Portage, sur n'importe quel point du golfe, vous en comprendrez toute la poésie.

Le temps de compter jusqu'à vingt,
Et voici, net sur ma prune,
Gravé profondément en elle,
Ce que d'une vague il advint,

Le flux remontait vers la terre.
Il venait serré du suroit.
J'observais, immobile et droit,
Du haut d'un rocher solitaire.

Et tous ses aspects épiés,
Rien là ne me dis rayant d'elle,
J'en eus l'impression fièle,
De l'horizon jusqu'à mes pieds.

D'abord, un frisson sur la plaine
De satin vert aux reflets bleus ;
Puis un grand pli, large, onduleux,
Que par dessous gonfle une haleine.

En suite, une barre d'acier
Rectiligne et raide d'arête ;
Après, un mont à blanche crête
Comme une Alpe avec son glacier.

Soudain, quand de terre elle approche,
C'est un monstre au gosier béant,
Dont les mâchoires de géant
Vont broyer d'un seul coup ma roche.

Non, il s'aplatit, étalé,
Tel un linge mouillé qu'on plaque,
Et la moitié retombe en flaque
Avec un gargouillis râlé.

Mais l'autre, élastique, s'enlève
Comme sur sa queue un serpent.
Tout à coup, long, aigu, coupant,
Rigide, noir, surgit un glaive.

C'est un panache ! Et brin à brin,
Le vent prend sa plume envolée
Qu'il change en averse salée
Dans l'air embrumé de poudrain.

Hallucination ? Mensonge ?
Non pas. Objets réels et clairs,
Images passant en éclairs
Dans la rapidité d'un songe.

Ainsi naquit, vécut, devint
Et mourut, strictement notée,
Cette vague au corps de Protée,
Le temps de compter jusqu'à vingt.

* * Mais quelle folie est la mienne ! On me dit que les jeunes filles ne rêvent guère, qu'elles pensent peu et ne s'occupent que de leurs toilettes, n'ayant pour but qu'un effet à produire et un mari à prendre à la ligne.

C'est, du moins, ce que mes amis, plus jeunes que moi, soutiennent, avec preuves à l'appui, disent-ils, et ce qui fait que beaucoup de demoiselles sont condamnées à coiffer sainte Catherine.

* * Mais d'où vient cette singulière locution : "Coiffer sainte Catherine" ?

Voici ce que dit à ce sujet un savant, un chercheur. M. Guitard :

"C'était autrefois l'usage, en plusieurs provinces, le jour où une jeune fille se mariait, de confier à une de ses amies, qui désirait faire bientôt comme elle, le soin d'arranger la coiffure nuptiale, dans l'idée superstitieuse que cet emploi portant toujours bonheur, celle qui le remplissait ne pouvait manquer d'avoir à son tour un époux dans un temps peu éloigné ; et l'on trouve encore au village plus d'une jeune fille qui, sous le charme d'une telle superstition, prend secrètement ses mesures afin d'attacher la première une épingle au bonnet d'une fiancée. Or, comme cet usage n'a jamais pu être observé à l'égard d'aucune des saintes connues sous le nom de Catherine, puisque, d'après la remarque des légendaires, toutes sont mortes vierges, on a pris de là occasion de dire qu'une vieille fille raste pour coiffer sainte Catherine, ce qui signifie, en développement, qu'il n'y a chance pour elle d'entrer en ménage qu'autant qu'elle aura fait la toilette de noces de cette sainte, condition impossible à remplir.

"Cette explication, qui m'a été communiquée, continue M. Guitard, est bonne à connaître, parce qu'elle rappelle des faits assez curieux ; mais elle paraît un peu trop compliquée : en voici une plus simple, fondée sur l'ancienne coutume de coiffer les statues des saintes dans les églises. Comme on ne choisissait que des vierges pour coiffer sainte Catherine, la patronne des vierges, il fut très naturel de considérer ce ministère comme une espèce de dévouement pour celles qui vieillissaient sans espoir

de mariage, après avoir vu toutes les autres se marier."

* * Et, à propos de vieilles demoiselles, un de mes amis, qui arrive du Saguenay, me communique le fait suivant :

Il existe, à l'hôpital de Saint Vallier, à Chicoutimi, une excellente vieille, âgée de quatre vingt-quatre ans, Mlle Merritt, qui a été probablement la première personne de son sexe qui ait jamais voyagé en bateau à vapeur.

C'était en 1833, elle avait donc vingt-trois ans, quand elle fit le trajet de Québec à Halifax, dans le *Royal William*, lors de son premier voyage.

On sait que le *Royal William* a été le premier vapeur d'Amérique, et c'est à Québec qu'il fut construit.

Mademoiselle Merritt, qui a encore bon pied, bon œil et bonne tête, se souvient parfaitement des détails de ce voyage et de l'étonnement de l'équipage lui-même en voyant cette jeune fille qui ne craignait pas de s'aventurer sur le monstre de feu qui jetait l'épouvante parmi les populations riveraines.

L'arrivée du *Royal William*, à Halifax, fut tout un événement et chacun accourait voir cet étrange bâtiment, sans voiles et qui vomissait de la fumée.

Les bonnes femmes de l'endroit disaient que c'était le diable qui l'habitait et prédisaient la fin du monde.

Que Dieu rende la vieillesse heureuse à l'intré-pide passagère du *Royal William* !

* * Pour la première fois, je crois, les colonies de l'Angleterre ont choisi des délégués qui se sont réunis en conférence, afin de discuter les mesures à prendre dans l'intérêt des pays qu'ils représentent, les moyens propres à activer leurs relations commerciales et consolider ainsi les différentes parties de l'immense empire britannique, et c'est le Canada, à Ottawa, qu'ils avaient choisi pour lieu de réunion.

L'Australie surtout avait envoyé de nombreux représentants.

Le gouvernement canadien n'a jamais envoyé qu'une délégalion au continent océanien, il y a de cela cinquante cinq ans, mais elle se composait d'hommes n'ayant d'autre caractère officiel que celui de déportés.

C'était après l'époque sombre de la révolte, alors que nos pères darent trouver un peu le drapeau anglais afin d'obtenir les libertés qui leur étaient nécessaires, pour prospérer et donner à l'Angleterre elle-même une colonie riche et fidèle.

On ne l'a compris que plus tard, à Londres, et nombre de braves gens qui s'étaient dévoués pour leur patrie, en faisant récompensés par l'exil.

Que de choses se sont passées depuis.

L'Australie ne comptait guère alors dans le monde commercial et nul n'aurait pu prévoir quelle importance elle devait acquérir cinquante ans plus tard.

Notre Canada ne ressemblait guère non plus à ce qu'il est aujourd'hui et si on avait dit à un Canadien de 1838 qu'on traverserait le continent américain, sous notre latitude, de l'Atlantique au Pacifique, en quelques jours, avec toutes les aises possibles, il aurait cru avoir affaire à un fou.

Nos enfants en verront bien d'autres encore !

* * L'autre soir, un grand gaillard, immense, énorme, arrivant de chantier, entre dans un magasin de chaussures de la rue Saint-Laurent, et demande une paire de bottines.

Le commis toise l'homme et lui présente une paire de chaussures capables de servir de berceaux à deux bossons.

Le géant les palpe, les retourne et demande au commis quel est le numéro de ces vastes souliers.

—No 12, monsieur.

—12 ! Ah ça, me prends-tu pour une Cendrillon !



Le procès de Debs, l'instigateur de la grande grève, aura lieu le 5 septembre.

* *

Hawaï s'est proclamée république, le 4 juillet dernier, jour même de l'anniversaire de la proclamation de l'indépendance des États-Unis.

* *

Le procès de Santo Caserio, l'assassin du président Carnot, est commencé depuis le 27 juillet. Vingt-sept témoins sont appelés par l'accusation, et pas un seul par la défense.

* *

On estime à \$100,000,000 les dommages de tous genres causés par la grande grève de Chicago. Que de pauvres gens on eût pu soulager avec une telle somme !

* *

Mgr Carrignan, archevêque de New York, a écrit au Rév. M. Collin, supérieur de Saint-Salvateur, à Montréal, afin de presser la fondation d'une maison de cet ordre à New-York.

* *

Le lundi 23 courant, le Rév. Finlon Alexander, doyen épiscopalien de Fredericton, et le professeur Stockley, de l'Université du Nouveau-Brunswick, ont abjuré la religion protestante devant Sa Grandeur Mgr Fabre, à l'archevêché de Montréal.

* *

La *Croix de Montréal* a changé de titre et de format : elle paraît maintenant sous le nom de la *Croix du Canada*, et avec le format de tous nos grands journaux quotidiens. C'est un succès complet et nous offrons à la vaillante feuille nos sincères félicitations.

* *

L'exposition de Québec est en bon chemin. La plus grande activité règne dans les bureaux de l'administration. On va commencer prochainement la construction, et le gouverneur général a annoncé qu'il procéderait à la cérémonie d'ouverture de l'Exposition.

* *

Nous publions, aujourd'hui, une vue de la statue élevée au chevalier d'Iberville, dans le square Sainte-Cunégonde. C'est l'œuvre de M. Vincent, le sculpteur bien connu, et dont l'éloge n'est plus à faire. Nous donnerons sur ce monument des détails plus précis, lors de son inauguration qui aura lieu bientôt.

* *

Grande et brillante fête, samedi le 21 juillet, à Sainte-Agathe, où a eu lieu la distribution officielle des médailles et diplômes décernés aux lauréats agricoles du comté de Terrebonne. MM. Nantel, Beaubien, P. Leclair, ont prononcé les discours de circonstance.

* *

A Lowell, Mass., un ex-prêtre catholique, nommé L. Breton, qui depuis plusieurs mois avait attaqué son ancienne religion dans des sermons fréquents, vient de déclarer, sous serment, que tout ce qu'il a avancé dans ces discours, est faux. Il revient à la religion catholique et va entrer dans un couvent.

La guerre n'est pas encore officiellement déclarée entre le Japon et la Chine, mais des rencontres isolées et la concentration des troupes nombreuses dans les deux pays, font croire qu'une guerre est imminente. Pour comble de malheur, le choléra et la peste noire font d'affreux ravages dans ces contrées.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—*J. S. de B.*, Montréal.—Reçu votre petite étude qui paraîtra aussitôt que possible.

M. le chanoine J.-B. M., Villeurbanne (France).—Merci pour votre poésie qui sera prochainement publiée.

Mlle M. de M.—Votre petite fantaisie poétique aurait besoin d'être un peu retouchée avant de paraître.

L. d'Amour, Montréal.—Nous regrettons de ne pouvoir publier votre poésie ; elle aurait besoin d'être remise sur le métier avant d'être livrée à l'impression.

LA GRANDE GREVE A CHICAGO

(Voir gravures)

Les journaux quotidiens ayant tous donné des rapports au sujet de la grande grève qui a éclaté à Chicago, nous avons cru intéressant, pour nos lecteurs, de publier les illustrations de quelques-uns des désordres qui s'en sont suivis et qui ont troublé, pendant quelques jours, la grande cité américaine.

Un des plus importants s'est produit, le 7 juillet, au coin de la 49^e rue et de l'avenue Loomis. Vers quatre heures de l'après-midi, un train du Grand-Tronc fut envoyé pour relever les nombreux wagons renversés par les émeutiers le soir précédent. Cet endroit est des plus dangereux, et qui s'y serait hasarder, aurait certainement risqué sa vie. A la rue Loomis, le train s'arrêta, et les ouvriers, qu'il avait apportés avec lui, se mirent en devoir de déblayer la voie, ils étaient gardés par un détachement de troupes de l'État de l'Illinois.

Une foule d'émeutiers les entourèrent aussitôt, au nombre d'environ 2,000. Ils accablent les soldats d'insultes et les ouvriers de menaces, et commencent à lancer des pierres aux uns et aux autres. Ceux-ci ne répondent pas. Les grévistes s'enhardissent, et un policeman tombe, frappé par une cheville en fer servant à accoupler les chars. Aussitôt, la foule excitée se rue sur les ouvriers qui cherchent aussitôt refuge dans le train qui les a amenés, tandis que les troupes somment la foule de se retirer. Comme on ne tient aucun compte de cet ordre, les soldats tirent. Des hommes tombent ici et là, et la foule s'enfuit. Le train se met alors lentement en marche, à travers une pluie de projectiles. Dans cette rencontre, une douzaine de personnes furent blessées, dont deux mortellement.

M. PULLMAN

M. Geo. M. Pullman, dont l'attitude, pendant les derniers troubles, a déterminé la grève des ouvriers employés à son service, est né à Portland, près de Brocton, le 3 mars 1831.

Il commença à travailler chez l'un de ses oncles à l'âge de 14 ans. Il gagnait alors \$25 par an. Son père était charpentier, et inventa un système pour soulever et transporter les maisons ; à sa mort, Georges, son fils, continua ses opérations. Quand on ouvrit le canal Erié, il obtint un contrat important pour reculer les maisons qui se trouvaient sur la ligne du canal ; ce fut le commencement de sa fortune, car il gagna \$7,000 dans cette entreprise.

Après plusieurs travaux importants qui furent couronnés de succès, il eut l'idée, vers 1858, de réformer le système très défectueux, à cette époque, des wagons pour le transport des voyageurs. Malgré l'opposition des hommes du métier, il construisit, en 1863, un char, ayant un pied de plus en largeur et deux et demi de plus en hauteur que les wagons construits à cette époque, et le fit décorer avec goût par un artiste. On dépensa \$18,000 pour ce char, nommé le *Pioneer*, et qui fut le

premier *Pullman*. Dès lors, la fortune de Georges M. Pullman en était assurée. En 1867, la compagnie qui porte son nom, s'organisait avec un capital de \$30,000,000 !

Cette compagnie a fondé, dans l'Illinois, la ville de Pullman, qui est habitée presque exclusivement par les ouvriers du grand inventeur, et leurs familles. Cette ville compte environ 15,000 habitants, et les ateliers de la compagnie emploient, quelquefois, jusqu'à 6,300 ouvriers. La compagnie produit pour \$8,000,000 environ de chars par année ; et elle a construit cent wagons de marchandises en dix heures.

Cette ville toute entière est la propriété de M. Pullman, et a été presque complètement bâtie par un seul architecte, M. S. Beman. Elle est un modèle de salubrité et de bonne organisation intérieure. Chaque maison possède le gaz et l'eau. La ville a en outre un parc, une bibliothèque, une école-modèle, un théâtre, une banque d'épargne. Il n'y a, en cette ville, qu'un seul propriétaire : Georges M. Pullman, et tous les habitants sont ses locataires. En un mot, cette ville ouvrière est la plus remarquable qui existe aux États-Unis.

M. Pullman explique sa conduite, pendant la dernière grève, en disant que les commandes peu nombreuses reçues cette année, par la compagnie, n'étaient pas suffisantes pour lui permettre de conserver à ses ouvriers les salaires qu'elle leur avait donné jusque là.

QUESTION HISTORIQUE

QUELS SONT LES PREMIERS EXPLORATEURS DES GRANDS LACS AMÉRICAINS ?

Au commencement du XVII^e siècle, quand la France colonisait au Canada, les grands lacs de l'Amérique du Nord étaient entièrement ignorés. Les coureurs des bois, trappeurs et autres aventuriers, furent les premiers à découvrir ces grandes nappes d'eau.

Le lac Ontario figure d'abord sur les cartes primitives de l'époque. Pais vint le lac Huron, sur les bords duquel Champlain, qui venait de fonder Québec, parvint en 1615. Les Iroquois, groupés en fédération puissante, défendaient l'approche des chutes du Niagara et du lac Erié, au grand déplaisir de nos compatriotes, qui cherchaient le fameux passage par lequel on devait parvenir au Cathy, c'est-à-dire en Chine.

En 1620, quelques traitants canadiens atteignaient le lac Michigan, et peu de temps après Nicolet poussa, dit-on, jusqu'au Mississipi. Pais vinrent les missionnaires, parmi lesquels le P. Marquet ; et surtout le grand Cavalier de La Salle, qui, en 1679, explora la région des grands lacs, la rivière Illinois et le Mississipi.

Ajoutons que le Saint-Laurent est, à proprement parler, le canal par lequel s'écoulent, dans l'Océan Atlantique, les lacs qui forment ce qu'on a nommé la Mer d'eau douce du Canada. Celle-ci comprend : le lac Supérieur, le lac Michigan, le lac Huron, le lac Saint-Clair, le lac Erié et le lac Ontario.

NOTES ET IMPRESSIONS

Le silence est une condamnation pour les œuvres littéraires.—E. ZOLA

Quand les gouvernements ont des raisons pour se taire, ils veulent qu'on les devine.—CHS. DE MOUV.

En toute matière, il convient de n'avoir pas peur des mots, pas plus que d'en être la dupe.—EUG. SPULLER.

Se livrer aux perfides insinuations de la flatterie, c'est boire du poison dans une coupe d'or.—PASQUIN.

Les femmes, en particulier, ont une façon de tout dire qui ne dit rien et une façon de ne rien dire qui dit tout.—G.-M. VALTOUR.

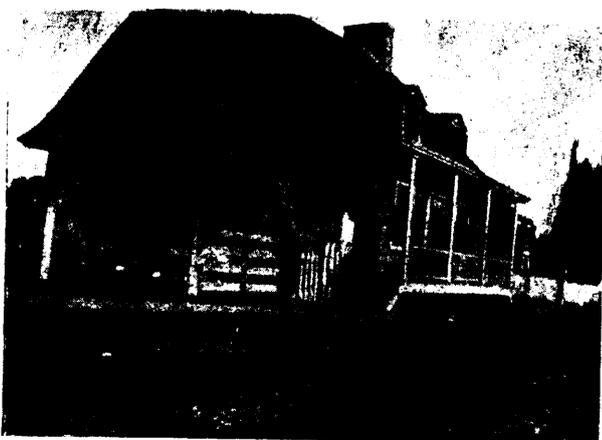


L'ÉGLISE DE SAINT-LAMBERT—Dessin d'après nature de Edmond J. Massicotte

Saint-Lambert est une paroisse ravissante, sur la rive droite du Saint-Laurent, vis-à-vis Montréal-Ouest, et ce n'est que depuis peu qu'elle a été dotée de la jolie église et du presbytère dont nous donnons les vues.

Comme c'est dès leur but qu'il faut commencer à écrire l'histoire des choses, nous avons cru utile et intéressant de publier, concernant cette église, quelques notes que nous devons à la gracieuse obligeance de M. F.-X. Rabeau, curé actuel de Saint-Lambert.

Le 20 février 1887, M. C. Larocque, aujourd'hui curé de la paroisse de Saint-Louis, de Montréal, disait la première messe à Saint-Lambert,



LE PRESBYTÈRE

dans une maison servant de chapelle temporaire et appartenant à M. Noël Mercille, qui l'avait mise gratuitement à la disposition des citoyens de Saint-Lambert. C'est cette maison qui est devenue, de nos jours, le presbytère de la paroisse de Saint-Lambert.

Tout près, s'élève la nouvelle chapelle : elle fut construite en 1891, sur les plans de M. Mailloux, architecte, à Montréal. Toute modeste qu'elle est, cette église fait honneur à M. Mailloux qui, avec de faibles moyens financiers, a cependant réussi à élever une construction jolie dans sa simplicité et

surtout merveilleusement appropriée à sa destination.

En effet, cette petite chapelle, qui ne mesure que trente pieds de largeur sur une longueur de soixante, contient soixante dix bancs ; ce chiffre élevé montre quel parti on a su tirer de l'espace donné. Un jubé y fut, en outre, construit en 1893.

C'est au mois d'octobre 1891 que cette église fut livrée au culte, et monsieur le curé de Longueuil voulut bien, alors, la faire desservir par un de ses vicaires.

Enfin, durant l'automne dernier, sur la demande de M. le curé Tassé, de Longueuil, Mgr l'archevêque de Montréal nomma un desservant régulier pour la paroisse nouvelle, c'est M. F. X. Rabeau, alors vicaire à Saint-Joseph, de Montréal, qui fut nommé à ce poste, dont il prit possession en novembre 1893.

Depuis cette époque toute récente, la population catholique de Saint-Lambert s'est accrue considérablement, et compte aujourd'hui au-delà de cent vingt familles.

NOUVELLE CANADIENNE

MON OURS

Bonjours ! Bonjour ! Ça va bien, M. Royal.

—Ah ! oui, très bien, merci !... Vous aussi, M. Gerval ?

—Oh ! oui, merci !... Dites donc ! venez-vous avec nous passer la journée de demain aux îles Pitré ?

—Aux îles Pitré ?

—Oui, à douze milles peut-être, en aval de la grande rivière.

—Qu'est ce que vous allez faire là, pêche, chasse ?

—Un petit brin des deux, et aussi pour être tout le jour à respirer l'air parfumé des grands bois avoisinants, se reposer sur le vert gazon en fumant la pipe, et enfin soit disciple de Saint-Hubert ou d'Isaac Walton, faire le coup de feu, ou pêcher à la ligne.

—Quand partez-vous ?

—Ce soir. Nous serons quatre si vous venez : MM. Alfred Lauriat, père et fils, vous et moi.

—Mais... la journée de demain... c'est dimanche ?

—Oui... et après !

—Eh bien ! n'allez-vous pas à l'église le dimanche ?

—Certainement !

—Mais alors... ?

—Oh ! nous ne serons pas loin de l'église de l'Ange-Gardien

—Et vous irez à la messe le matin ?

—Sans doute ! Pour qui nous prenez-vous ?

—Je craignais que là où vous iriez, vous seriez peut-être trop éloigné d'une église pour y aller.

—Soyez sans crainte à ce sujet.

—A ors je consens volontiers à faire partie de votre petite excursion, mais je n'aurais pas voulu pour grand chose manquer la messe le dimanche, surtout pour une affaire semblable, car, sans être superstitieux, je crois que les accidents accompagnent ces parties de plaisir, plus en ce jour-là, qu'en d'autres.

—Pourquoi cela ?

—Ah bien ! c'est une idée à moi, que des observations recueillies dans nos journaux sont venues confirmer.

—Soyez tranquille, alors, car nous irons à la messe à l'église de l'Ange-Gardien, non loin de notre campement.

—C'est bien ! Et vous partez... ?

—A sept heures, de chez moi.

—Je serai exact au rendez-vous. Comptez sur moi.

—Bien ! Alors, au revoir !

—Oui, à ce soir !

Et nous nous séparâmes en souriant.

* *

La température était exquise, et comme je descendais la côte du débarcadère de l'Empress, une brise très agréable, traversant la rivière, me caressa de sa fraîcheur humide et me fit soupirer d'aise et de joie, en songeant que j'allais pouvoir respirer toute une journée et une nuit, autre chose que l'atmosphère brûlante de la ville.

Oh ! Vive les grands bois aux étranges murmures qui s'échappent de leurs profondeurs ; aux arômes embaumants, suaves, que donnent leurs grands pins, leurs sapins résineux, et leurs mille fleurs ; aux lits de mousse sèche et molleuse, et de jeunes tiges odoriférantes, sur lesquelles il fait si bon se reposer !

Vive l'onde cristalline dont un doux zéphyr agite légèrement la surface, sur laquelle notre barque va passer bientôt, dirigée vigoureusement par huit bras musculeux !

Le sourire aux lèvres, la joie dans le regard, nous partons en chantant.

En quelques minutes nous voici devant Earncliffe, l'ancienne résidence de feu Sir John A. Macdonald, et où demeure actuellement le populaire et estimé Général Herbert. A quelques mètres plus loin se présentent à nous, les chutes des Rideaux, dont Champlain lui-même fait mention dans la relation de ses voyages.

En ce moment, un sifflement aigu se fait entendre au-delà du promontoire qui forme une des extrémités de la Baie du Gouverneur. C'est un signal que l'Empress, bateau de la Compagnie de Navigation de la Rivière Ottawa, envoie à ceux qui attendent son arrivée au quai.

Houira ! Nous allons danser sur les houles que vont créer ses aubes puissantes !

Hardi ! Amis ! volons à sa rencontre ! Quelques instants plus tard, le grand vapeur nous apparaît s'avancant majestueusement. Son pont à l'avant est couvert de la foule qui revient d'une excursion de l'un des sites charmants échelonnés le long de la grande rivière.

Des mouchoirs s'agitent en réponse à nos signaux. Puis, le vaisseau s'éloigne de nous se dirigeant vers la capitale.

Un peu plus loin, des hauteurs de Rockliff, endroit beaucoup patronisé durant la chaude saison le son d'une musique vient jusqu'à nous. C'est l'orgue du Merry-go round du Parc. Déjà les la-

mières électriques comme des étoiles, brillent là-haut sur la grande plateforme, mais ici, les deux rives se resserrant, le courant est fort et bientôt Rockliff fait derrière nous.

Ensuite, c'est l'île Chaudière que nous apercevons, et dont à l'extrémité Ouest, on a fait un emplacement propre aux pique-niques, etc.

Plus bas, c'est l'île aux Canards, qui commence sur le côté Ontario de la rivière, vis-à-vis l'extrémité Est de l'île Chaudière.

Et plus bas encore, d'autres îles, semées ainsi le long de l'Otaouais, par la Main Divine. Elles sont toutes charmantes, pittoresques, délicieuses.

Vers les neuf heures nous arrivons enfin au but de notre petite expédition : les îles Pitré. Nous sommes alors à douze ou treize milles d'Ottawa.

Quelques uns prétendent que Pitré devrait se lire *Pitrie*, nom écossais ; d'autres maintiennent que c'est *Pitré*. Comme j'ignore lequel est le bon des deux, et comme je préfère celui qui sonne mieux en notre langue, j'incline pour ce dernier.

Vous décrirai-je l'endroit choisi pour notre campement ? A quoi bon ! Que je vous dise seulement qu'il était ravissant, riant, gai ; en un mot séduisant, pour des Nemrods ou des pêcheurs comme mes amis et moi, qui n'avions pas encore abattu un moineau ou pris un maskinongé.

Nous halâmes notre esquif sur la berge et nous dressâmes une tente à vingt pas du rivage, sous les branches touffues d'un gros chêne, afin que, le lendemain, lorsque reparaitrait les chauds rayons du grand astre, nous fussions à l'ombre.

M. Lauriat, père, un expert en ces choses, s'occupait de la cuisine. Il nous promit un festin champêtre auquel nous ferions grandement honneur.

Il avait raison, et nous mangeâmes comme des loups affamés.

C'est l'air chargé d'un oxygène vivifiant, sans doute, qui nous aiguise l'appétit comme cela et nous fait alors trouver tel ou tel mets cent fois meilleur qu'en ville.

Le souper fini, chacun de nous offre une ligne, avec un appât très tentatif, aux habitants de l'onde.

Pais, allumant la pipe ou roulant une cigarette en attendant que le poisson se prenne à nos filets, nous fumons avec délice.

Mais... silence ! ça mord !

Et, tour à tour, nous retirons notre ligne de l'eau, avec quelque frémissement au bout, s'agitant vigoureusement.

Quand l'obscurité nous rend ce sport impossible, nous nous réfugions sous notre tente, mais non pour nous livrer de suite au sommeil. Assis en cercle, en fumant, nous jasons de pêche et de chasse.

Ah ! les bonnes histoires que nous racontons et que parfois, en souriant, nous acceptons *cum grano salis*.

Que voulez-vous ? Sans vouloir poser à la hâblerie, il se peut bien que, dans son enthousiasme pour son amusement favori, le disciple d'Isaac Walton ou de saint Hubert exagère quelque peu ses exploits, mais ce qui nous fit tous frémir et m'impressionna fortement, fut l'affaire que nous raconta M. Lauriat, aîné.

Figurez vous, nous dit-il, un parti de joyeux compères partant de la ville le samedi soir, au nombre de cinq, dont quatre avaient l'habitude de ces expéditions. Le cinquième, Charles X..., débatait.

Le même soir, à leur campement, ils burent plusieurs bouteilles de genièvre, et le dimanche matin, la tête encore lourde sous les fumées de l'eau-de-vie, ils sommeillaient pesamment. Parfois, on eut dit qu'ils faisaient des efforts pour s'éveiller, mais ils semblaient cloués au sol.

Enfin, l'un d'eux, le nouveau compagnon, s'éveilla en s'étirant lentement. Bientôt l'atmosphère rafraîchissante et vivifiante du matin le rétablit complètement. Comme ses amis dormaient encore, il fit du feu, puis jeta une ligne à l'eau pour pêcher.

Quinze ou vingt minutes après, ses camarades se levaient à leur tour. Leur cordon-bleu prépara le déjeuner et tous mangèrent de bon appétit.

Quand la cloche du sanctuaire sonna pour la messe, Charles parla d'aller entendre l'office divin, mais ses amis le raillèrent.

— Tu n'es pas fou ! lui disaient-ils. Aller à l'église ! mais c'est perdre la plus belle partie de notre journée ! Nous aurions aussi bien fait de rester à Ottawa alors, et d'aller à la messe là. Allons ! quand même tu manquerais à ce devoir une fois, est-ce si mal ?... Tu n'en mourras pas aujourd'hui et tu pourras t'en confesser plus tard si ta conscience l'exige. Dis ton chapelet tout à l'heure pour cela.

Et chacun, en riant, plaçait son mot qu'il croyait bien drôle.

Le pauvre garçon ne sut résister à leurs moqueries, se résigna à manquer la messe, et quoi qu'il tentât ensuite de faire montre de gaieté, intérieurement il était désolé.

Cependant, la journée s'écoula radieuse, belle, splendide, et aucun accident ne vint en ternir la beauté.

Nos cinq gaillards devaient revenir à la capitale le lundi matin.

Dans les premières heures du lundi, Charles se réveilla, et la nuit étant fraîche, il se leva doucement, sans déranger ses compagnons ; il alla ramasser des branches d'arbres qui gisaient sur le gazon, pour raviver le feu qu'il s'en allait mourant.

Pendant ce temps, un des quatre autres dormeurs se réveillant se mit sur son séant, et croyant ouïr un bruit de branches sèches se brisant sous le pied d'un être quelconque, tout près, il se leva tout à fait, puis écouta de nouveau. Cette fois le bruit fut plus distinct, et il vit quelque chose se mouvoir à quarante pas dans la lueur incertaine de l'aube naissante. Cela ressemblait à un ours.

La tête encore un peu fatiguée par le sommeil, il saisit cependant le fusil apporté avec eux, et, l'épaulant promptement, il fit feu. Un cri humain lui répondit.

En même temps, ses compagnons se levaient à la hâte de leur couches fragrantées d'herbes et de branchages. En peu de mots ils firent au courant de la situation.

Charles manquait à l'appel. Une battue faite tout de suite leur découvrit l'horrible vérité. Le pauvre infortuné, baignant dans son sang, venait d'expirer.

Mon Dieu ! quelle mort ! quelle fin et quel triste retour de ces fanfarons à la ville, le matin.

* *

— Allons, dit enfin M. Willie Gerval, assez parlé. Couchons-nous si nous voulons nous lever de bonne heure demain.

— Quelle heure est-il ? demanda le jeune M. Alfred à son père.

— Minuit, lui fut-il répondu.

— Battant ! dis-je, comme le temps passe vite ! J'ai trouvé vos histoires si intéressantes, et il fallait si bon ici, que je n'ai pas remarqué la fuite des heures.

Je m'endormis en me couchant, mais mon sommeil ne fut pas paisible. J'eus un songe affreux. Je revis dans mon rêve le drame dont j'avais entendu les tristes détails. J'étais le malheureux Charles, et au moment où l'on me mettait en joue, il me semblait que je voyais mon ami s'apprêter à m'envoyer une balle, mais je ne pouvais lui crier : " Arrête ! prends garde ! " Ma langue était comme paralysée dans ma bouche. Au moment où le coup de feu partait, je crus lâcher un grand cri, et je m'éveillai.

J'étais en sueur, mais quelle joie je ressentais en comprenant que je n'avais été que le jouet d'un rêve.

Je m'approche de l'entrée de la tente pour rafraîchir mes tempes brûlantes. Le grand air du matin me fit du bien, et je redevins bientôt moi-même.

Les ombres de la nuit se faisaient diaphanes, et mes yeux pouvaient reconnaître de plus en plus loin, des objets qui quelques moments auparavant étaient indistincts.

Soudain, mon regard effrayé, s'arrêta sur une masse sombre, à cent pas de distance, et qui ressemblait étrangement à l'un des êtres dangereux de la forêt.

Plus je regardais, plus il me semblait avoir un ours devant les yeux.

Me détournant, je comptai mes amis ; ils étaient tous là. Alors, cette fois, me dis-je, pas d'erreur possible ! Et, silencieusement, je pris le fusil que nous avions apporté, et je tirai sur l'objet qui m'avait d'abord saisi.

Avant que la fumée de la poudre se fut dissipée, MM. Willie et les deux Alfred étaient sur pieds.

— Qu'y a-t-il ? me demandèrent-ils, excités.

— Là-bas... en droite ligne... à cent pas peut-être... un ours !

Je rechargeais l'arme avec l'adresse et la vivacité d'un vieux chasseur.

— Laissez-moi tirer, moi, dit M. Alfred Lauriat, aîné.

Je lui donnai le fusil.

Boum !

Pendant que la fumée montait lentement dans l'air, un autre coup avait été préparé.

— Je crois que vous l'avez frappé, dis-je.

— Je crois que oui, aussi, dit M. Willie.

Nous aperçûmes alors l'objectif de nos coups de fusil, toujours à la même distance, mais il nous sembla que l'ours chancelait sur ses pattes, et nous regardait en ouvrant sa gueule terrible.

— Vite, donnez-moi le fusil, dit M. Gerval. Je vais vous l'abattre ! Vous ne savez pas tirer, et ce disant, il épaula, et l'écho du bois répercuta une autre détonation.

— Pas meilleur que papa et M. Royal, remarqua ironiquement le jeune M. Alfred.

— Diable ! fit Willie, je suis certain de l'avoir frappé, et ça m'étonne qu'il soit encore sur jambes.

M. Lauriat et moi, sortîmes de la tente et avançâmes prudemment vers l'ours, l'un armé d'une hache, l'autre d'un gourdin.

Assurément, nos balles devaient l'avoir blessé mortellement, et il devait être hors de combat.

Après nous en être approchés suffisamment, nous criâmes à notre jeune ami de tirer sur l'ours. Il s'empressa de nous obéir, et... son père et moi, partîmes d'un long éclat de rire.

Nos deux compagnons nous regardaient stupéfaits. Ils croyaient sans doute que nous avions perdu l'esprit.

Imaginez-vous aussi ! nous avions tous fait feu sur une grosse souche d'arbre déracinée, à demie calcinée et qui, de notre tente, ressemblait à s'y méprendre à maître Martin.

Si nous avions été moins excités et meilleurs chasseurs, après notre premier coup de fusil, en voyant l'ours toujours rester à la même place, nous aurions reconnu notre erreur, car cet animal n'est pas de ceux qui attendraient que trois ou quatre coups de fusil lui fassent adressés avant de déguerpir.

Cette aventure nous fournit à rire tout le reste de notre partie de plaisir.



EXPÉRIENCES AMUSANTES

Voici un moyen simple d'orner très richement les étoffes ou les rubans de soie. On dessine sur la soie, avec un pinceau ou une plume neuve, en se servant d'une dissolution de nitrate d'argent, dans laquelle on a mis un peu de gomme pour qu'elle ne soit pas aussi coulante ; on laisse sécher quelques instants et on place ensuite la partie sur laquelle on a tracé le dessin, au dessus d'un vase dans lequel ont été mis du zinc, de l'eau et un peu d'acide sulfurique. Après quelque temps, l'argent se réduit et adhère assez fortement à l'étoffe. Des arabesques, des guirlandes exécutées de cette manière sont du plus joli effet.

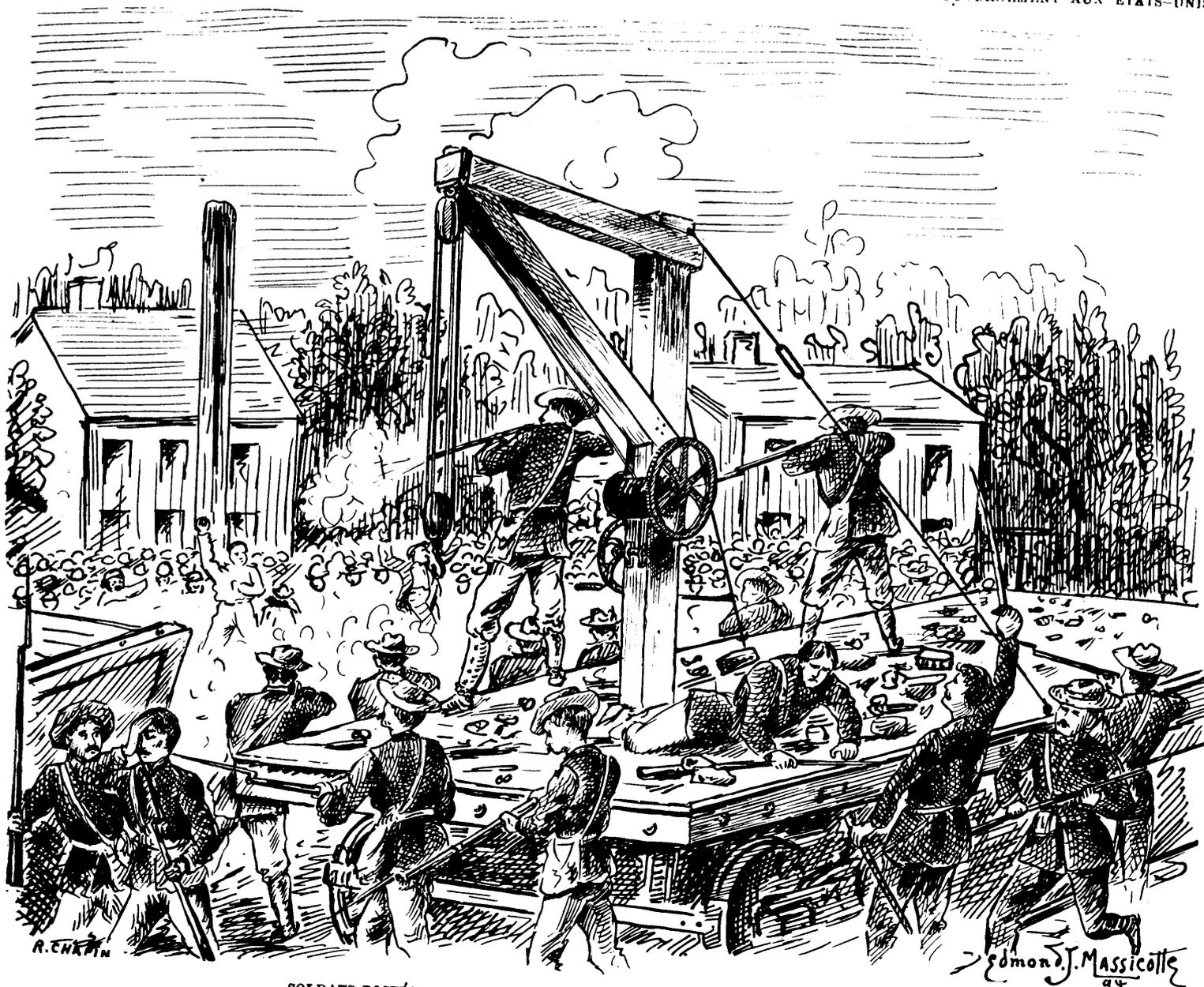
OUVRAGES POPULAIRES.— *La Petite*, roman par E. Cadol, 5c ; *l'Ami des salons*, 10c ; le *Pater*, par F. Coppée, 10c ; les *Lettres d'un étudiant*, 10c ; les *Farces de Piron*, 10c ; les *Loisirs d'un homme du peuple*, 50c ; *Un disparu*, 10c. G. A. et W. Dumont, libraires, 1826 Sainte-Catherine



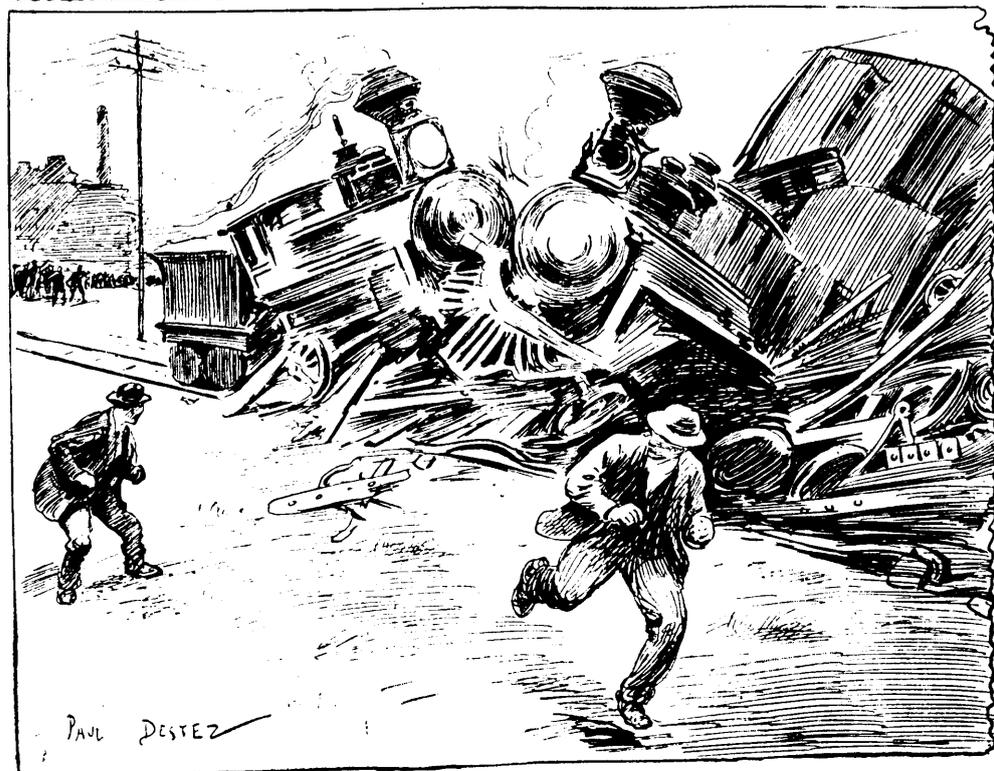
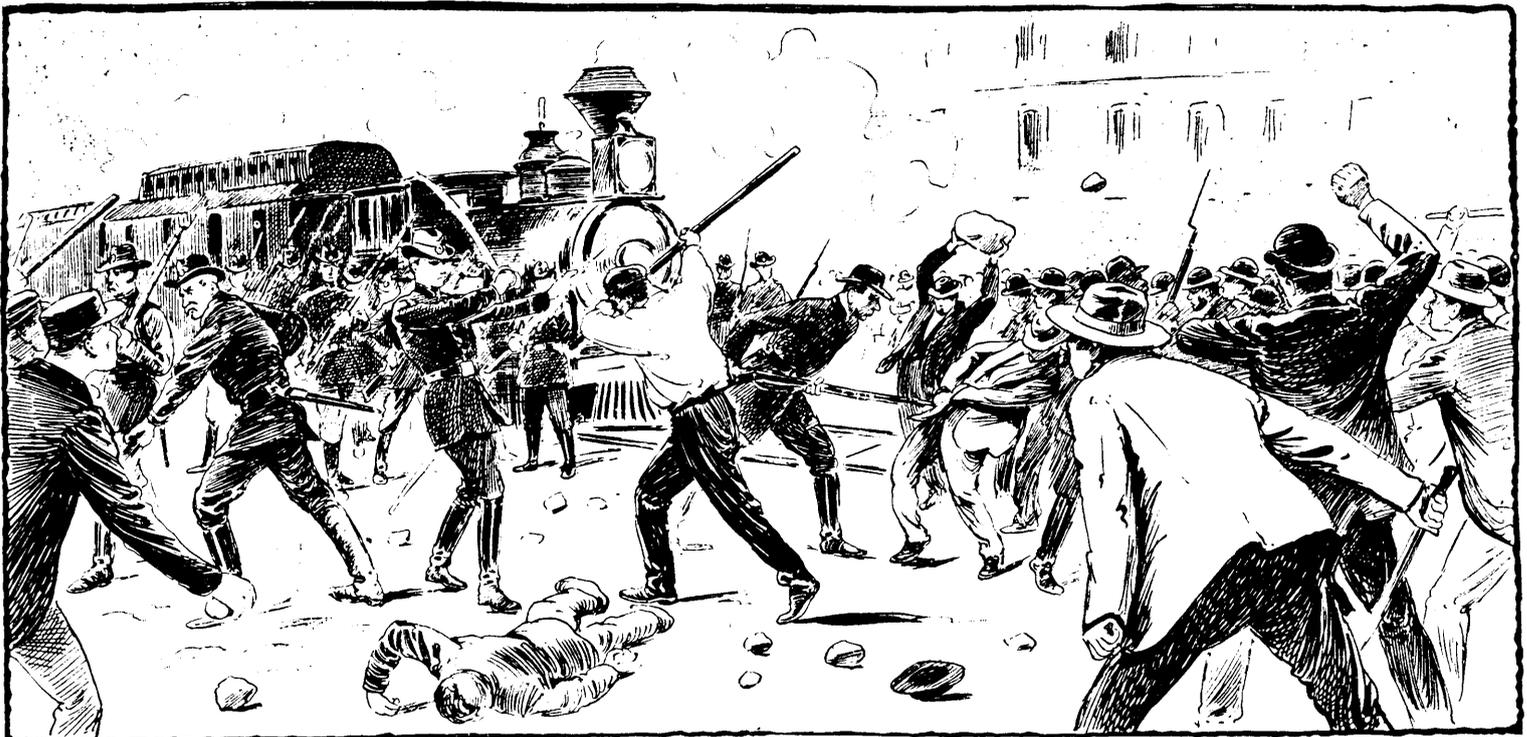
G.-M. PULLMAN
CÉLÈBRE CONSTRUCTEUR DES CHARS PULLMAN



LE GÉNÉRAL N.-A. MILES
COMMANDANT DES TROUPES DU GOUVERNEMENT AUX ÉTATS-UNIS



SOLDATS POSTÉS SUR UN TRAIN EN DÉTRESSE FONT FEU SUR LES ÉMEUTIERS
LA GRANDE GRÈVE DES CHEMINS DE FER AUX ÉTATS-UNIS.—DESSINS DE EDMOND-J. MASSICOTTE



1. L'incendie de l'Union Dépôt.—2. Train attaqué.—3. Locomotive lancée sur un train.—4. Pompiers jetés à l'eau
LA GRANDE GRÈVE DES CHEMINS DE FER AUX ÉTATS-UNIS.—DESSINS DE M PAUL DESTÉZ



DOWE ET SA CUIRASSE



CAPT. MARTIN

LA CUIRASSE DOWE

On a beaucoup parlé, ces derniers temps, de la cuirasse Dowe, qui résiste aux balles et qu'on prétend devoir opérer une révolution dans l'art militaire.

Cette cuirasse a été inventée par le tailleur allemand dont elle porte le nom, et qui, dit-on, a travaillé dix-huit mois pour compléter son invention. Cette cuirasse a été expérimentée en Allemagne et en Angleterre. Sa composition est un secret ; elle est toujours sous clef et ne sort de son étui que pour passer entre les mains de l'inventeur. Cependant, on pense qu'elle est formée d'une cloison de lames d'acier parallèles, qui est elle-même soutenue par une seconde cloison dont les lames sont perpendiculaires à celles de la première. La balle tirée se trouve donc coupée instantanément en un nombre assez grand de morceaux, dont la vitesse est annihilée par leur frottement violent entre ces lames.

Durant les expériences, on tire d'abord sur un bloc de chêne. On place ensuite la cuirasse sur un cheval qui, protégé par elle, reçoit le coup de feu sans en être le moins du monde affecté. L'inventeur place ensuite la cuirasse sur lui-même, et le capitaine Martin, son associé, tire sur lui sans que les balles traversent jamais la cuirasse.

Elle pèse huit livres, et les hommes expérimentés en fait d'art militaire estiment ce poids beaucoup trop lourd pour le soldat déjà chargé de toutes ses armes. Cependant, on pourrait peut-être l'utiliser pour les cavaliers et la protection des canons.

On se demande, maintenant, si cette cuirasse pourra résister aux projectiles du fusil français Lebel, qui, à une distance de trois cents verges, perce un bloc de chêne de près de trois pieds d'épaisseur.

ANN-INI-GOZ (*)

Je suis de l'avis d'Anaik, la fille au père Cloarec, le maître-calfat, connu dans tout le quartier Saint-François des Bretons, au Havre, il y a de cela quelque dix ans.

Anaik disait : " En fait de navires, il n'y a que les voiliers ! Regardez ces grandes bêtes-là : de quoi ça vous a-t-il l'air ?... "

A dire vrai, les vapeurs qui faisaient leur entrée, longs, maigres, nus, sales, efflanqués, haletants, crachant l'eau de toutes parts, vomissant leur reste de fumée âcre et noire, faisaient piètre mine : on eût dit des navires poitrinaires, revenus des doux et bleus pays d'Orient pour mourir à leur port d'attache.

(*) Chant de fête breton.

La jeune fille continuait : " Ah, les voiliers !... tu verras cela tout à l'heure, Lomic ! "

Mais Lomic demanda : tout à l'heure ?... "

Dame ! la " Margaredd " a bon vent arrière ; il ne lui faudra pas plus d'une heure... "

— Une heure !... alors je reviendrai... "

— Impatient ! "

— Ah ! si la " Margaredd " portait ma Marie-Jeanne... je ne dis pas... Attends ton Yan, ma fille ! attends ton Yan ! "

Et le petit Lomic de rire bien fort en constatant l'embarras de sa grande sœur.

— Eh, Lomic, ajouta l'ainé Yves, ce n'est pas Yan qu'elle attend, c'est Pierre ! "

— Peut-être tous les deux, observa le père Cloarec.

Chacun de rire, tandis que la douce et timide Anaik se détournait, rougissante.

— Au revoir, Naik ! dit le grand Yves.

— Au revoir ! dit le petit Lomic.

Le père Cloarec suivit ses gars. Il ne resta plus avec Anaik que la bonne mère Goualou, la capitaine, comme on la surnommait, parce qu'elle avait épousé successivement trois patrons de barque. La femme de Cloarec étant morte, elle s'était consacrée aux enfants du calfat. Ceux-ci, reconnaissants du dévouement de la vieille, l'appelaient avec la tendresse rude et ferme des cœurs bretons " maman Goualou... "

* *

Anaik se leva, prit le bras de la capitaine et la mena s'asseoir sur un banc de bois, tout près du sémaphore. De là, elles regardaient s'éloigner " leurs hommes. "

La matinée était fraîche et claire ; le ciel, d'azur avec un peu de brume sur la côte du Calvados ; des vols d'hirondelles s'élevaient en tournoyant avec de petits cris joyeux ; les oiseaux de mer piquaient la vague et, d'un coup d'aile, se perdaient ensuite dans le bleu d'en haut ; au loin, dans les bassins, on distinguait les flèches des mâtures avec leurs drapeaux flottants ; dans l'avant-port, les bateaux de la ligne Trouville-Honfleur appelaient, de toute la volée de leurs cloches, les touristes retardés ; les petits remorqueurs lançaient leurs gais tu-tu-tu ! sur le môle, c'était un va-et-vient brayant, un débordement de vie : la grande cité maritime avait mis le nez à la fenêtre et humait l'air pur du large ; tout était joie, mouvement, chanson !... "

Cependant, la poitrine d'Anaik soulevait à grands coups son châle de fête, en velours violet.

— Eh bien, Naik dit la mère Goualou, qu'est-ce que cela

Pourquoi de ces gros seupirs quand on devrait chanter ?

— Que voulez-vous, maman ? je ne sais pourquoi : j'ai peur.

— Peur ! et de quoi ? de qui ?... de l'ami Yan de son frère Pierre qui, bientôt, vont te manger de caresses ?... Allons, Naik, allons !... "

* *

Les gars étaient revenus.

On causait de la " Margaredd, " de Yan et de Pierre, de leur long voyage aux Bermudes ; et, de temps en temps, Lomic, qui aimait à jouer de la timidité embarrassée de la " grande sœur " s'écriait :

— Voyons, Naik, est-ce Yan ? est-ce Pierre ?... à quand les noces ?

Et Naik baissait les yeux :

— Taquin de Lomic, va !

Tout à coup, ils entendirent un bruit de cordes glissant sur des poulies. Lomic se détourna : le sémaphore hissait un cône. A travers le réseau compliqué des cordages, il vit à deux milles environ, droit en face de lui, la Margaredd qui s'avantait, rapide, toute voiles dehors.

— La voilà, la voilà !

Lomic battait des mains, tous firent debout.

— Oui, c'est bien elle, confirma le père Cloarec.

Voyez les enfants, regardez cette coupe : quelle finesse ! quelle majesté !... Regardez bien, Lomic ; il n'y a pas beaucoup de trois-mâts comme la " Margaredd. " Vois comme elle file ! ah, le bon bateau ! quelle mine ! quelle allure ! on trait au pôle avec ça !... Allons, sus aux drisses, pare à virer !... la voilà qui tourne... Eh bien, Naik, qu'est-ce qui te prend ?

Naik était pâle, très pâle... "

Tout bas, bien bas elle dit : " Père, le pavillon ! "

Cloarec leva la tête ; les autres suivirent son coup d'œil ; ils se regardèrent en silence : le pavillon venait en berne... "

La " Margaredd " passa :

— Qui êtes-vous ? cria-t-on du sémaphore.

— La " Margaredd " ; rentrons des Bermudes ; partis le deux.

— Capitaine Deschamps ?

— Oui.

— Rien de nouveau ?

— Perdu un homme en route... "

Anaik s'affaissa, terrifiée : cet homme, qui était-ce ? pourquoi Yan et Pierre n'étaient-ils pas sur le pont ?... "

Le papa Cloarec eut l'idée de crier au bord ; mais, lui-même, quoiqu'il en eût vu de rudes, il se sentait le cœur gros... Il ouvrit la bouche... et se tut... "

— Allons ! fit la capitaine, du courage, mes enfants ! En voilà des terriens ! Qui est-ce qui m'a donné des cœurs de poule comme ça... allons voir !

C'était Yan.

Forcée par deux longues tempêtes de fuir sous le vent, " la Margaredd " s'était vue chassée jusqu'aux bancs de Terre-Neuve où elle avait traversé, renversant les uns, coupant les autres, toute une flottille de pêcheurs, invisibles dans le brouillard épais de ces parages. Et là, dans une manœuvre de mâture, Yan était tombé... D'ailleurs, aucun moyen d'arrêter le navire dans sa course... On avait bien entendu le cri d'appel, mais, la " Margaredd " n'obéissant plus, on ne pouvait risquer l'équipage pour un seul !... "

Pierre, quand il narra cette histoire, pleura comme un enfant, sa fermeté de marin vaincue par sa tendresse de frère. Et il sanglotait : " pauvre Yan ! pauvre Yan ! "

Naik, sans le savoir, l'aimait à cause de cela.

E-le appuyait sa tête à l'épaule de Pierre : pendant ce temps, la bonne maman Goualou bousculait les chenêts ; Lomic se tenait dans un coin, hébété par le spectacle de ces grandes douleurs ; Yves broyait sa pipe entre ses dents ; Cloarec se mordait la barbe ; et, de temps en temps, revenait en mélodie courte, incisive, navrante, le double cri de Pierre et de Naik.

— Pauvre Yan !

* *

Toutes les douleurs se taisent, même les plus ai-

gués, parce que le cœur a ses moments d'oubli ; mais il reste, au fond, le pieux souvenir, toujours viv. et saignant lorsque le droit des hommes ou la brutalité des événements rouvrent la plaie cachée.

Certains jours, quand le vent soufflait, avec ses inflexions étranges, sous les portes mal closes ; quand un drapeau flottait en berne, ou quand une "payse" passait au bras de l'époux, Naik pleurait... Mais, généralement, on la croyait consolée !...

Si parfois Lonie, à l'étourdie, prononçait le nom de Yan, Cloarec le faisait taire.

D'autres jours c'était Yves qui rappelait la belle voix et les crânes manières de Yan ; mais la capitaine se hâta d'interrompre :

— Dame ! c'était un bon garçon, et un beau, pour sûr ! seulement, que voulez-vous, les enfants ? on ne doit pas vivre avec les morts ; il faut penser aux vivants ?...

Les dimanches, Pierre avait pris le métier des Cloarec, s'en allait avec eux à travers champs ; et, quelque éloignés que fassent Naik et Pierre d'une semblable pensée, on s'attendait à les voir bientôt mariés.

* *

Or, voilà qu'un soir, comme tout le monde soupirait au frais dans la cour du maître calfat, Naik se dressa en sursaut et cria : Yan !

Ce qu'il y avait d'amour, de force, de bonheur, de triomphe dans ce cri, celui-là seul peut l'imaginer qui a su les transes des cœurs déchirés et les joies délirantes des âmes qui voient, dans un sourire, s'ouvrir les paradis rêvés...

Oui, c'était Yan ! Yan sauvé par les pêcheurs de Terre-Neuve ; Yan qu'on avait pleuré ; Yan qu'on avait cru mort, en proie au linceul des vagues et qui reparaisait, plus fort, plus beau ! C'était son Yan, à elle, à Naik ; son Yan qu'elle aimait, qui était sa vie, son bonheur, son orgueil, son espoir, son tout ! Et elle le lui dit : elle le lui chanta ; elle le lui cria, avec des danses, avec des baisers, avec des larmes ! Ah ! ils pouvaient bien rire, les autres ! Elle s'en moquait pas mal ! N'avait-elle pas son Yan ? N'avait-elle pas son tout ? Et que lui importait le reste ?

Ils ne riaient pas, les autres ! Ils pleuraient, et de bien douces larmes !

* *

Un mois après, la même cour était transformée en salle de bal : un orchestre de masettes, de bombardes et de binious garnissait une estrade au fond ; et par les fentes de la clôture en bois gondronné, les curieux pouvaient apercevoir Naik et Yan qui menaient la danse, tandis que montait dans l'air tranquille le joyeux refrain de l'Ann ini-Goz.

Louis Berthaut

AU TELEPHONE

Une indiscretion impardonnable nous a mis à même de surprendre et de sténographier une moitié de conversation téléphonique échangée, à neuf heures et demie du matin, entre Paris et Londres.

"C'est vous, Mademoiselle ? Je suis enchanté de voir, ou plutôt d'entendre que vous êtes fidèle au rendez-vous donné hier, à la gare, au moment des adieux.

— Merci... Mais, permettez. J'ai certaines petites communications intéressantes à vous faire ; voulez-vous tout d'abord me dire si vous êtes bien seule à l'appareil ?

— Vous revenez de Hyde-Park ? L'employé n'a pas admis dans la cabine Mrs Garner, votre gouvernante....

— Tant mieux ! Voici ce que je tenais à vous avouer confidentiellement : eh bien ! c'est moi qui ai votre mouchoir rose à broderies.

— Vous savez bien, celui que vous croyiez avoir perdu au bal, et qui est marqué à votre nom. C'est moi qui vous l'ai volé, à la fin du cotillon.

— Mais, tout simplement pour garder quelque chose de vous.

— Non, non, je n'entends pas me taire. Nous sommes venus ici pour causer, et moi particulièrement pour vous apprendre....

— Ne craignez rien, personne au monde ne nous entend.

— Là, vous vous fâchez ; vous avez tort, je vous assure. Quant à moi, je suis désolé....

— Ah ! vous ne me parliez pas ainsi, la semaine dernière, quand nous nous promenions à cheval, au Bois. Nous n'avons pas encore entamé le chapitre des querelles !

— Et le bal chez Mme Woolson, et ce souper où nous étions tous les deux seuls à une table derrière le piano, dans un petit coin !

— Vous souvenez-vous combien j'étais furieux contre votre éventail, que vous appeliez "une barrière morale" ?

— Comment ! le regretteriez-vous à présent ?

— Vous soupirez, j'aime mieux cela. Et pourtant, je crains malgré moi que vos danseurs de Londres ne vous aient déjà fait oublier ceux de Paris.

— Ce qui prouve que vous avez la mémoire du cœur, c'est préférable.—Pour en revenir à votre mouchoir, je voulais vous expliquer que c'est après l'incident de l'éventail que je l'ai subtilisé. Ce joli mouchoir rose, parfumé au "new-mown hay," sera désormais toute ma vie.

— Vous dites cela, mais au fond....

— Je parierais que vous rougissez jusqu'aux oreilles en me répondant de la sorte, car je connais votre franchise. Eh, tenez, j'aime mieux vous croire franchement que sceptique.

— Il me semble que je donnerais tout au monde, même le coin brodé de votre mouchoir, pour vous voir en ce moment. Je suis sûr que vous avez votre grand chapeau de paille garni de muguet ; vous savez, celui que j'appelais le chapeau de la première fois ?

— Je devine beaucoup de choses, en effet, et ce que je ne devine pas, je l'espère.—Vous devez avoir mis, pour vous promener à Hyde Park avec Mrs Garner, la toilette de drap gris qui me plaisait tant, parce qu'elle vous donnait l'air mélancolique.

— Eh oui ! je vous l'ai mille fois répété. Du reste, vous avez dû le remarquer : plus nous étions tristes d'une certaine tristesse, dans nos têtes à tête, et plus nous nous sentions heureux.

— Tout cela est bien fini, miss Juliet !

— Pardonnez-moi, votre nom m'a échappé. J'ai toutes les peines du monde à ne pas croire que vous êtes tout près de moi, que le cotillon dure encore, l'amitié des jours passés aussi, et je ne puis m'imaginer que mon bonheur est comme un oiseau, auquel votre départ a coupé les ailes.

— Oh ! que vous êtes bonne ! Alors, vous m'autorisez à garder votre mouchoir ?—Voyons, ce serait pour moi une telle consolation ! Un peu vaut mieux que rien.

— Vous aviez raison, il n'y a qu'un moyen, c'est de vous le rapporter moi-même. Peut-être alors aurez-vous pitié de moi, et vous me permettrez de conserver ce souvenir.

— Vous êtes un ange, Juliet !

— Peu importe. Vous n'avez même pas la ressource de vous boucher les oreilles, aussi je veux vous dire que je vous aime ; oui, dût la mer qui nous sépare engouffrer ces trois petits mots, il faut que je vous dise que je vous aime.

— Quoi ! vous pleurez ?

— Non, vous souriez.... Vous ne n'en voulez pas ? Ah ! merci, Juliet, vous me rendez la vie ! Mais pourquoi ne m'avez-vous pas avoué plus tôt, à ce bal, lorsque je vous pressais de me répondre ?...

— Vous n'osiez pas. Mes yeux vous font donc aussi peur que les vôtres m'enivraient de joie ? Dites-moi, alors, vous voulez bien ?

— Soyez bénie, ma Juliet, et prévenez vos parents. Je prendrai ce soir le train pour Londres."

CAMILLE DE BOISGÉRARD.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Potage au pain ou soupe grasse.—Versez du bouillon ou des croûtes taillées dans une soupière, et seulement ce qu'il en faut pour qu'elles trempent. Au moment de servir, remplissez la soupière de bouillon bien chaud, et couvrez votre potage de légumes. Observez qu'il ne faut jamais faire bouillir de pain dans votre bouillon : cette mauvaise pratique lui enlève son goût.

Croûte aux champignons.—Faites blanchir les champignons dans de l'eau acidulée, égouttez les, mettez un bon morceau de beurre dans une casserole, passez-y vivement les champignons ; additionnez de la farine et mouillez sobrement avec d'excellent bouillon ; après deux ou trois bouillons, liez avec des jaunes d'œufs et jus de citron, et versez sur un fond de pain rond et débarrassé de la mie, beurré et grillé soit au four, soit sur le four de campagne, soit simplement sur le gril.

Confiture de tomates.—La tomate est un fruit qui donne d'excellentes confitures d'un goût exquis, et on pourrait dire plus fin que la confiture de groseilles. Il faut choisir des tomates les plus charnues, verser dessus de l'eau bouillante, les piler, ensuite les passer dans une passoire de cuisine pour retenir les grains de tomates, mettre le tout dans une bassine, ajouter un égal poids de sucre. Mais avant, il faut faire fondre le sucre dans une quantité d'eau, juste la quantité indispensable. Pour parfumer et donner un goût agréable, ajouter avec le sucre soit du rhum, soit de la vanille, soit du zeste de citron. Cette confiture exige deux heures et demie ou trois heures de cuisson. Elle est à point, quand le goût de tomate a entièrement disparu. Elle brûle facilement, et il faut la remuer presque constamment.

PROPOS DU DOCTEUR

Contre l'insomnie.—L'insomnie est une des infirmités les plus fatigantes. C'est elle qui a inspiré le vers :

Oh ! que la nuit est longue à la douleur qui veille.

Eh bien ! voici deux moyens de vaincre cette insomnie, soit qu'elle ait pour cause un trouble cérébral quelconque, soit qu'elle vienne d'un état douloureux. On prend une serviette, on la trempe dans l'eau froide, puis on l'applique sur la nuque, à l'origine de la colonne vertébrale, et on la conduit doucement jusqu'à l'oreille, en recommençant plusieurs fois la même opération. L'effet est rapide, les nerfs se calment, le cerveau est rafraîchi et le sommeil vient plus rapidement qu'en employant les narcotiques connus.

Un médecin a imaginé à ce procédé une variante qui le rend plus commode à pratiquer. Il met sur les yeux fermés un linge trempé dans de l'eau tiède ou même chaude, et obtient le même résultat. Comme on le voit, le remède est d'une simplicité toute primitive ; c'est peut-être pour cela qu'on ne l'emploie pas.



CE QUE PEUT LE PETIT ENFANT

Pour le bon Dieu que puis-je faire ?
Je suis si petit, si petit !
Voici ce que mon cœur me dit :
J'aimerais bien ma bonne mère :
Je puis l'aimer quoique petit.

Pour Dieu que puis-je faire encore ?
Puisque c'est Dieu qui nous bénit,
Je prierai bien, près de mon lit,
Ce bon Dieu que ma mère adore :
On peut prier quoique petit.

Et puis-je faire davantage ?
A l'école où l'on me conduit,
Attentif à tout ce qu'on dit,
Je m'efforcerai d'être sage :
On peut l'être quoique petit.

Et quoi d'autre enfin ?—si ma mère
Me réprimande ou m'avertit,
J'y veillerai quoique petit,
Pour corriger mon caractère :
C'est comme cela qu'on grandit.

TOURNIER.

UNE AGREABLE SURPRISE

Hélène a déjà près de douze ans.

C'est honteux à dire, mais cette fillette n'aime point le travail.

Afin d'engager Hélène à entreprendre de délicates broderies, sa marraine lui a offert, pour ses étrennes, une ravissante corbeille à ouvrage, où, symétriquement, parmi les paquets d'aiguilles sont rangées boîtes de soie de couleur, fils de toutes sortes et laines de toutes nuances.

Mais ni la couture, ni le crochet, ni même la tapisserie n'ont le don de captiver l'espérance qui, tous les jours, leur préfère le grand air et les jeux brayants.

La mère d'Hélène lui a fait à maintes reprises des reproches sur sa paresse. Hélas ! tous, jusqu' alors, n'ont amené qu'un résultat négatif, et Mme de Césérolles, qui sait par expérience combien les goûts laborieux sont nécessaires dans le ménage, se désole et se lamente.

Si elle est paresseuse, Hélène a du moins le cœur excellent.

Une fois, sans qu'on l'aperçut, elle est entrée dans le salon où, au moment du thé, son père et sa mère restent quelques instants à causer.

Hélène y a vu sa maman qui portait son mouchoir à ses yeux en parlant d'elle et de sa vilaine nonchalance, et depuis lors elle a pris la résolution de faire une agréable surprise à ses parents. Avec l'argent gagné par ses bonnes notes sur l'histoire et la géographie, elle a donc prié la domestique de lui acheter une de ces paires de pantoufles dans lesquelles il reste à remplir tout le fond du canavas. Hélène a bien recommandé à la vieille servante de choisir pour sujet de grosses fleurs de pensées. Et Manette, confidente des beaux et sages projets de sa chérie, les lui a rapportées soigneusement dissimulées dans son panier à provisions.

Chaque jeudi, Mme de Césérolles va voir une tante octogénaire et malade. Le bruit que font les enfants fatigue l'infirmes, aussi Hélène est-elle laissée à la maison où elle s'amuse, d'ordinaire, avec ses compagnes de classe. Tantôt sous un prétexte tantôt sous un autre, Hélène, pendant que son frère Henry joue avec leurs petits cousins



et leurs petites amies, s'éclipse et court à sa chambre. Là, elle travaille avec ardeur aux mystérieuses pantoufles.

Bien qu'elle n'y consacre que soixante minutes chaque semaine, comme elle emploie très consciencieusement cette heure, l'ouvrage s'avance ; et, un soir, — à la même place où six mois auparavant elle avait vu sa mère pleurer, — Hélène, grâce au moelleux tapis qui amortit ses pas, s'approche encore sans être entendue de la table.

Les parents croient d'abord qu'une attraction de gourmandise attire la fillette près du guéridon, où le thé fumant, le miel, le beurre et les galettes sont posés. Mais qu'elle est l'agréable surprise de la maman en voyant sa fille déplier un paquet noué avec un ruban rose et en tirant la paire de pantoufles entièrement terminée.

— C'est moi qui les ai brodées, maman, dit Hélène, en se jetant dans les bras de Mme de Césérolles ; puis, elle ajouta : Tu ne pleureras plus désormais à cause de ma paresse, car, vois-tu, j'ai pris le goût du travail et demain je commencerai, avec grand plaisir, une autre surprise, qui sera une couverture au crochet pour ton lit.

Le papa et la maman d'Hélène rirent beaucoup de cette surprise qu'on annonçait et qui, de ce fait, ne serait plus une surprise. Mais ils étaient bien heureux, et je vous laisse juge de la joie de la maman et des nombreux baisers qui furent échangés de part et d'autre.

CAMILLE NATAL.

PETITE LEÇON D'HISTOIRE NATURELLE

LE MERLE D'EAU

Si ce n'était pas moi qui vous le dis, vous n'y croiriez pas, et pourtant rien n'est plus vrai.

Où, il y a des oiseaux qui vont plonger au fond même des rivières pour chercher leur nourriture : des insectes aquatiques, des larves, des mollusques.

Si encore c'étaient des oiseaux conformés pour la nage, comme le canard, la mouette, cela n'aurait pas lieu de vous surprendre ; mais pas du tout : l'oiseau dont je vous montre le portrait et qu'on appelle le *cinclus plongeur* ou merle d'eau (j'aime mieux ce dernier nom, et vous ?), cet oiseau n'a rien d'un oiseau aquatique. Vous savez que ce qui distingue ces derniers ce sont les *pattes palmées*, c'est-à-dire dont les doigts sont réunis par une membrane qui leur constitue une sorte de rame. Regardez celui-ci ; lui voyez-vous rien de semblable ? Il serait bien embarrassé de nager et il ne l'essaie pas. Il ne rapproche même pas ses doigts, comme vous le faites, vous, quand vous vous livrez à la natation ; il plonge ; voilà tout. Comme il se nourrit d'insectes aquatiques, ainsi que je vous l'ai dit, et qu'il les aime bien frais, il est obligé d'aller les chercher dans le lit même des rivières, dont il sait le fond sans nager, mais en marchant, couvert par l'eau.

Afin d'avoir toujours son déjeuner, son dîner et son souper près de lui, plutôt que d'être obligé d'aller les chercher au loin, il s'établit de préférence dans les pays de montagnes, où les sources sont abondantes ; aussi le trouve-t-on aux Alpes et aux Pyrénées. Pour la même raison, et afin de pouvoir donner facilement ses soins à sa famille, il bâtit son nid sur le bord de l'eau.

Notre nouvelle connaissance est à peu près de la taille du merle que vous connaissez, mais il est loin de posséder son bel habit de velours noir et son bec jaune d'or. Son bec à lui est noir, son plumage brun, de plusieurs tons, et ses pattes couleur de corne. Il n'a pas non plus la voix agréable, aux sons pleins et vibrants, de son cousin ; mais, comme lui, il est défiant ; il aime la solitude et s'éloigne des habitations. S'il n'a pas ses avantages physiques, il n'a pas non plus ses défauts, ou du moins l'un de ses défauts : la gourmandise. J'ai tort de parler ainsi, car je n'en sais rien. Peut-être le merle d'eau est-il aussi gourmand que l'autre ; seulement cela n'a pas pour lui les mêmes conséquences. Pour le merle des bois, c'est souvent l'esclavage. Hélas ! oui, il est gourmand, très gourmand, et il tombe facilement dans les pièges qu'on lui tend sous forme de fruits, de gâteaux ou d'autres friandises. Il expie en cage la faiblesse qu'il a eue de céder à la tentation, comme il vous arrive quelquefois, à vous, d'expier cette même faiblesse par une bonne indigestion, qui vous force à garder le lit et à avaler toutes sortes de mauvaises choses.



LE MERLE D'EAU

Du reste, si le merle est défiant, il faut dire que cette défiance ne persiste pas, pour peu qu'on lui fasse des avances, et il s'approprie facilement, surtout si on le prend jeune. Il apprend alors très bien à chanter (vous savez qu'il a une fort belle voix) et on peut lui enseigner des airs ; cependant, pour ma part, j'aime beaucoup mieux lui en entendre siffler un de sa façon, quoi qu'il ne soit qu'un compositeur médiocre et qu'il ait un répertoire peu varié, que de lui entendre chanter : "J'ai du bon tabac dans ma tabatière" ou bien : "C'est le bout du bi du banc !"

Il y a des personnes aussi qui leur apprennent à parler. Comme s'il n'y avait pas déjà assez de gens qui répètent ce qu'ils entendent sans le comprendre ou qui parlent sans savoir ce qu'ils disent !

Ce n'est pas la peine que les oiseaux s'en mêlent. Laissons-leur leur langage qui, sous un certain rapport, vaut mieux que le nôtre.

VICTORIEN AURY.

JOLIS MOTS D'ENFANTS

On a mis au petit Eugène du coton dans les oreilles, parce qu'il avait mal aux dents. Cette précaution prise, on l'a mené promener et l'on rencontre un âne.

— Maman ! Est-ce que les ânes ont quelquefois mal aux dents ?

— Je ne sais pas, mais c'est bien probable.

— Alors, il doit leur falloir joliment de coton pour mettre dans leurs oreilles.

* *

Mlle Alice, qui n'a guère que huit ans, est déjà coquette comme une petite femme.

Elle disait à une amie de sa mère :

— Avez-vous vu ma nouvelle robe, comme elle est jolie ?

— Oui, dit la dame, ta maman me l'a montrée l'autre jour, pendant que tu étais à l'école ; elle est charmante.

— Oh ! mais, conclut orgueilleusement la fillette, sur moi, elle est encore bien plus jolie !

* *

La petite Lolotte possédait un canari. Hélas ! l'autre jour, le canari mourut.

Une heure après, la fillette, tout en larmes, vint trouver sa mère :

— Dis, maman, dans quel coin du jardin veux-tu qu'on l'enterre ?

— Mais on n'enterre pas un oiseau.

— Ah ! maman, je lui ai promis !

LE SECRET D'UNE TOMBE

PREMIÈRE PARTIE

LES BONS CŒURS

Il avait été accueilli d'abord avec une sorte de stupéfaction à laquelle avaient succédé des larmes et des sanglots. Puis Marguerite s'était emparée de ses mains et les avait tenues longtemps dans les siennes, sans pouvoir prononcer une parole, tellement elle était émue.

Enfin, elle avait pu demander des nouvelles de Mme Villarceau, de Mme Delteil et M. Lucien.

Pendant ce temps, debout, retirée à l'écart, Emilienne me regardait, ouvrant de grands yeux étonnés. Mais quand Marguerite lui eut dit que j'étais le docteur Delteil, un de leurs bons amis de Paris et qu'elle pouvait s'approcher, la jeune fille s'était avancée et, la joie dans le regard, avait tendu gracieusement ses joues.

— Et, ajouta le docteur, c'est avec un véritable plaisir, une émotion profonde que je ne puis définir, que j'ai pris la fillette dans mes bras et l'ai embrassée.

— Est-elle aussi gentille, aussi charmante que le dit sa mère ? demanda Valentine.

— La mère ne fait certainement pas autant qu'elle le pourrait et en aurait le droit l'éloge de sa fille. Plus forte et déjà mieux développée physiquement que ne le comporte son âge, elle est délicieusement jolie ; on dirait une tête de Vierge détaché d'une toile du Titien. L'intelligence rayonne sur son front et ses grands yeux d'une douceur infinie ont une expression des plus saisissantes. Avec cela, la séduction d'une physionomie qui n'a rien de vulgaire, une grâce naïve, une distinction rare et un charme enveloppant qui se dégage de toute sa petite personne, font de cette enfant la plus adorable jeune fille que j'aie jamais vue.

Encore quelques années et Emilienne, qui bien certainement est Espagnole, car elle en représente le type de plus pure race, Emilienne, dis-je, sera une merveille de beauté.

— Comment avez-vous trouvé Marguerite, demanda à son tour Mme Villarceau.

— Elle a beaucoup vieilli dans ces dernières années, m'a-t-elle dit ; à son visage d'une pâleur mate, à son regard mélancolique et doux, à la tristesse répandue sur ses traits, on sent que chez elle le cœur et l'âme ont souffert et souffrent toujours ; néanmoins on voit qu'elle a été une très belle personne.

— Oui, elle a été une jeune fille charmante.

— Et d'une rare intelligence, ajouta Mme Delteil.

— C'est un grand malheur qu'elle soit tombée entre les mains de ce misérable Forestier.

— Oui, un grand malheur, répéta le docteur.

— Le ciel ne lui a pas conservé comme à moi une mère chérie, dit Valentine en se penchant vers Mme Villarceau qu'elle embrassa ; et, continua-t-elle, Marguerite n'a pas eu, comme moi, le bonheur de posséder un excellent père pour veiller sur sa jeunesse et lui préparer l'avenir.

— Ce n'est que trop vrai, reprit Mme Villarceau, M. Lormont, veuf de bonne heure, ne s'est jamais occupé de sa fille ; il ne l'a jamais eue auprès de lui ; même aux vacances il la laissait à sa pension où elle est restée jusqu'à dix-sept ans.

C'est bien une coupable indifférence à son égard et ce sont les mauvais traitements qu'on lui faisait supporter, qui l'ont laissée sans défense contre les séductions de ce Forestier.

Dans toute cette déplorable affaire, le plus grand coupable a été M. Lormont.

Ce malheureux subissait la fatale influence d'une femme, qui était plus que lui dans sa maison. C'est cette femme, qui fut pour Marguerite une mégère, qui tenait la jeune fille éloignée du foyer paternel et lui avait aliéné le cœur de son père.

Du jour où M. Lormont s'est laissé dominer par cette femme, elle a joué auprès de lui un rôle néfaste.

Après la faillite, la ruine complète, et le malheureux négociant a été obligé de quitter Paris pour aller se réfugier en Amérique.

Marguerite était-elle instruite de la ruine de son père ?

— Elle ne savait rien, répondit M. Delteil, c'est moi qui lui ai appris la catastrophe et le départ de M. Lormont pour l'Amérique.

— « Hélas ! me dit-elle tristement, je ne puis rien faire pour mon pauvre père ! »

— Et pas une parole amère, pas un mot de récrimination ?

— Oh ! elle est bien toujours la Marguerite que nous avons connue !

— Elle est intelligente, bien douée sous le rapport des qualités du cœur ; elle parle avec aisance, simplement, et l'on voit qu'elle possède une instruction solide.

— Et elle en est réduite pour vivre à un labeur ingrat.

— Oui, ingrat, appuya le docteur Delteil.

— Mais elle et sa fille vivent-elles seulement ? dit Valentine.

— Elles végètent, fit le docteur.

— Marguerite ne doit pas avoir constamment de l'ouvrage, dit Mme Villarceau ; il y a si peu de ressources dans un village.

— En effet, elle n'a pas toujours du travail ; et puis elle est si peu payée. Elle est une très habile ouvrière en dentelles ; c'est à son pensionnat qu'elle a appris à repriser, à réparer les dentelles ; mais ce n'est pas à Salvignac qu'elle peut mettre à profit son talent ; c'est très rare quand elle a à réparer une pièce de dentelle pour une châtelaine des environs.

Emilienne commence à travailler un peu avec sa mère.

— « Elle a une grande souplesse des doigts et beaucoup de goût, m'a dit Marguerite, j'en pourrais faire une très habile dentellière ; malheureusement on ne m'apporte pas assez souvent des dentelles. »

— Est-ce qu'elle tient beaucoup à demeurer à Salvignac ? demanda Mme Delteil.

— Je ne le crois pas, maintenant qu'elle n'y a plus M. Fournier et M. Ancelin.

— Mais alors, maman, dit la jeune femme, pourquoi ne viendrait-elle pas à Paris ?

— Je ne vois rien qui s'y puisse opposer.

— Son père n'étant plus à Paris, dit M. Delteil, je crois que Marguerite se déciderait assez facilement à y revenir.

— Nous parlerions d'elle à nos amis, à toutes nos connaissances, reprit Valentine, et je suis bien sûre qu'elle aurait immédiatement autant et même plus d'ouvrage qu'elle n'en pourrait faire.

— Eh bien, ma chère enfant, dans ma prochaine lettre je parlerai de cela à Marguerite, et lui disant que l'idée vient de toi.

Trois mois plus tard, Marguerite et sa fille adoptive arrivaient à Paris et s'installaient rue Godot-de-Mauroi, dans un petit appartement au premier étage, que le docteur Delteil avait fait meubler simplement, mais confortablement. Assurément, Marguerite avait quitté sans regret Salvignac où elle n'avait plus aucune attache. Cependant elle avait été assez longtemps hésitante en pensant à l'Espagnol qui lui avait confié l'orpheline.

S'il allait venir la réclamer ou tout au moins pour la voir et s'assurer que Marguerite lui avait donné, comme elle l'avait promis, les soins d'une mère.

Elle avait beau se dire que la fillette était bien une pauvre abandonnée, il lui semblait qu'elle n'avait pas le droit de s'éloigner de Salvignac.

Emilienne ne pouvait pas deviner la cause des indécisions de sa mère ; aussi ne comprenait-elle point que Marguerite n'acceptât pas comme elle, tout de suite, avec joie, l'offre qui lui était faite par Mme Villarceau et Mme Delteil.

Enfin, c'était la jeune fille qui avait eu raison des dernières hésitations de Marguerite.

Dès le lendemain de leur installation, dans l'après-midi, la mère et la fille firent leur première visite à la famille Villarceau. Comme elles devaient s'y attendre, elles furent reçues on ne peut plus affectueusement.

Tout le monde embrassa Emilienne, sans excepter Lucien Delteil, récemment sorti de l'École polytechnique et prêt à commencer ses trois années d'études spéciales à l'École des mines.

Pendant que Marguerite causait avec Mme Villarceau, Mme Delteil disait tout bas à son mari, parlant d'Emilienne :

— Tout ce qu'on peut entendre dire de cette charmante jeune fille est bien au dessous de la vérité ; il faut la voir.

On la regardait beaucoup, la gentille enfant, et c'était à qui lui ferait le plus de caresses.

Elle vit qu'elle était l'objet d'une attention toute particulière et pleine de sympathie ; très sensible, elle en fut touchée et, à un moment, des larmes jaillirent de ses yeux.

— Qu'avez-vous, ma chère enfant ? lui demanda Mme Villarceau, en l'attirant contre elle.

— Oh ! madame, répondit-elle, je suis si contente ! Vous êtes tous si bons pour maman et pour moi !

Cette réponse si simple et en même temps si touchante, valait les deux gros baisers que Mme Villarceau lui mit sur les joues.

Naturellement, on retint à dîner Marguerite et sa fille.

On se plaisait à faire causer Emilienne.

Elle avait des réponses d'une naïveté adorable, mais souvent aussi des réparties pleines d'à-propos, qui révélaient un esprit subtil et très fin.

On l'écoutait comme si elle eût été une grande personne, avec intérêt et, parfois, avec surprise. Sa voix, très douce, d'un joli timbre, avait un petit accent méridional qui augmentait le charme de sa parole.

Elle riait facilement, comme on rit à cet âge heureux, et sa gaieté était communicative.

Mais lorsque M. Delteil ou Lucien parlaient, elle devenait subitement sérieuse, très grave, et elle écoutait, réfléchie, et comme suspendue aux lèvres du médecin ou du futur ingénieur.

On devinait en elle le vif désir d'apprendre, de savoir, de connaître.

De cette première rencontre, le cœur de Lucien Delteil reçut une impression qui ne devait plus s'effacer.

Comme Marguerite se disposait à se retirer, Mme Delteil lui dit :

— Nous n'avons pas attendu votre arrivée à Paris pour nous occuper d

vous et de l'avenir ; nous avons fait votre clientèle et vous ne manquerez pas d'ouvrage. Ma mère sera votre première cliente et moi la deuxième.

Mme Delteil ne s'était pas trop avancée : bientôt en effet, les pièces de riches dentelles à réparer arrivèrent nombreuses chez Marguerite.

A côté de sa mère, Emilienne apprenait à faire la maille et n'allait pas tarder à devenir une habile ouvrière.

Toutefois, Marguerite ne tenait pas la jeune fille attachée à son métier ; elle ne voulait fatiguer ni son corps, ni ses yeux.

Mais Emilienne ne restait pas oisive ; elle sentait que son instruction n'était pas suffisante et qu'elle avait beaucoup à apprendre.

Dirigée par Marguerite et avec ce grand désir de savoir, qui est toujours suivi d'un heureux résultat, Emilienne étudiait, pleine de courage, avec une volonté opiniâtre, avec passion.

Elle savait, — sa mère le lui avait souvent répété, — qu'il n'y avait rien de tel que la lecture pour développer l'intelligence et former l'esprit. Aussi elle lisait beaucoup, des livres que Marguerite lui achetait, choisis avec le plus grand soin.

Le dimanche dans l'après-midi, quand le temps le permettait, on faisait une promenade dans la ville ; on visitait les monuments, les musées. Pour la jeune fille, c'était une autre manière de s'instruire, grâce aux explications que lui donnait Marguerite.

Une fois chaque mois, elles allaient au théâtre à la Comédie Française, au Gymnase, à l'Odéon, au Vaudeville ; rarement dans un autre théâtre, et encore fallait-il que le genre de spectacle convint à Marguerite.

Tous les quinze jours elles étaient reçues à dîner à l'hôtel Villarceau.

C'était une grande joie pour Emilienne de se retrouver dans cette maison amie, où elle était toujours fêtée et traitée un peu comme une enfant gâtée.

On savait qu'elle étudiait et lisait beaucoup. Le docteur Delteil et son fils l'interrogeaient ; elle répondait le mieux qu'elle pouvait à cette espèce d'examen qu'on lui faisait subir, mais qui était aussi une précieuse leçon dont elle savait profiter.

Le père et le fils constataient, avec un plaisir qu'ils ne cherchaient pas à dissimuler, les progrès rapides que faisait la jeune fille et s'étonnaient même des connaissances qui, déjà, ornaient son esprit.

— Emilienne est vraiment merveilleusement douée, disait Lucien à son père.

— Oui, répondait M. Delteil, elle a une mémoire prodigieuse et une faculté d'intuition extraordinaire.

De temps à autre, on recevait aussi à l'hôtel Villarceau le sculpteur sur bois Lebrun et son fils Paul, grand ami de Lucien Delteil.

Les jeunes gens étaient comme les deux frères ; au lycée on les avait appelés les inséparables, et bien qu'ils ne suivissent point la même voie, il ne se perdaient pas de vue, et semblaient n'avoir de véritable joie que lorsqu'ils se trouvent ensemble.

Paul Lebrun s'était contenté du diplôme de bachelier ès lettres, et pendant que Lucien Delteil restait encore à Louis le-Grand et travaillait pour obtenir le diplôme de bachelier ès sciences, Paul avait déclaré à son père que son plus vif désir était de devenir artiste peintre.

Artiste lui-même et ayant donné à son fils les premières leçons de dessin, Lebrun n'était pas homme à contrarier la vocation de Paul.

Le jeune garçon avait donc quitté le lycée et était entré à l'École des Beaux-Arts décoratifs, afin de se perfectionner dans l'étude du dessin. Il était maintenant élève de l'École des Beaux-Arts, où il apprenait la peinture. Cela ne l'empêchait point de fréquenter l'atelier de Gérôme, un de nos grands maîtres des iniateurs ; les ateliers de Bonnat, Carolus Durand, Rochegrosse, Roybet, s'inspirant du génie de ces maîtres de l'École française, saisissant chez l'un la manière de composer un tableau, devenant coloriste chez un autre, prenant après de tous ce que chacun a de poésie, de sentiment, et cette touche délicate ou hardie qui anime, donne la vie à leurs œuvres.

Paul se préparait à concourir pour le prix de Rome ; il voulait obtenir le grand prix.

Il était soutenu, encouragé par Lebrun, dont il était la joie et l'orgueil. Paul était tout pour son père.

On n'étendait plus parler de Léonie ; sans doute elle s'était encore envolée vers quelque contrée lointaine.

Le sculpteur sur bois n'oubliait pas complètement sa femme. Souvent, en regardant son fils, il lui arrivait de murmurer :

— La malheureuse, voilà ce qu'elle a perdu !

XIV.—RÉVÉLATION INATTENDUE

Marguerite et Emilienne vivaient tranquilles dans leur petit appartement de la rue Godot de Mauroi. Le travail leur donnait l'aisance.

Mais cela ne devait pas durer.

La jeune fille allait subir une première et cruelle épreuve ; elle allait avoir à supporter une immense douleur.

Depuis déjà longtemps la santé de Marguerite était délabrée ; après avoir eu de fréquents malaises, elle devint malade. Autant qu'elle le put elle lutta contre la maladie, mais à la fin elle fut forcée de s'aliter.

Le docteur Delteil vit tout de suite que le mal dont souffrait la pauvre femme était incurable.

Lentement, chez Marguerite, les souffrances morales avaient détruit les forces physiques ; c'était un corps usé.

La science du médecin et les meilleurs soins de la jeune fille ne pouvaient plus que prolonger un peu cette vie près de s'éteindre.

Avec une douceur angélique, avec toute la tendresse et le dévouement qu'on pouvait attendre d'elle, Emilienne prodiguait ses soins à la chère

malade dont elle voulait conserver les jours, se refusant à croire que sa fin fût prochaine.

Elle passait la moitié des nuits au chevet de Marguerite, et il fallait que celle-ci prit un ton d'autorité, se fâchât presque pour l'obliger à prendre du repos.

Le docteur s'était bien gardé de faire connaître à la malade la vérité sur son état ; mais elle sentait bien qu'elle n'en avait plus pour longtemps.

A présent, elle s'applaudissait d'avoir quitté Salvignac, dont elle avait tant hésité à s'éloigner.

Là bas, que serait devenue Emilienne ? A Paris, elle avait la famille Villarceau et dans chaque membre de cette famille, un ami, un protecteur.

Un soir, elle dit à la jeune fille :

— Ma chérie, je me sens un peu plus forte aujourd'hui, je veux en profiter pour causer quelques instants avec toi.

— Je le voudrais bien, maman ; mais vous êtes si faible... et vous savez que vous ne devez pas vous fatiguer.

— Dieu me donnera la force de remplir un grand devoir. Assieds-toi là, près du lit, ma chérie, et écoute-moi.

La jeune fille obéit et la malade reprit :

— Emilienne, il est des choses qui t'intéressent, que j'ai cru devoir te laisser ignorer, mais que je veux aujourd'hui te faire connaître. C'est un secret que je vais te révéler, un secret que je n'ai pas le droit d'emporter dans la tombe. Emilienne, je ne suis pas ta mère !

La jeune fille resta un instant frappée de stupeur, puis s'écria :

— Vous n'êtes pas ma mère, je ne suis pas votre fille !

— Je ne suis pas ta mère, tu n'es pas ma fille, répéta Marguerite. Mais continua-t-elle, si je ne suis pas ta mère par le sang, je l'ai été et le suis encore par le cœur ; personne mieux que toi, chère enfant, ne peut dire combien je t'ai tendrement aimée.

La jeune fille était devenu affreusement pâle et de grosses larmes tremblaient aux longues franges de ses paupières.

Après un silence, Marguerite reprit :

— Mon grand chagrin, avant de mourir...

— Mais vous ne mourrez pas, maman, vous ne mourrez pas ! interrompit Emilienne d'une voix que l'émotion étranglait.

— Oh ! je ne demande pas à m'en aller encore ; pour toi, mon enfant, et pour une autre jeune fille qui m'est également chère, je voudrais vivre... mais Dieu est le maître de la vie...

Eh bien ! oui, ma chérie, mon grand chagrin avant de mourir est de ne pas pouvoir te dire qui est ta mère... qui est ton père... Je te crois orpheline, mon enfant, et j'ignore s'il te reste quelques parents, si tu es une famille. Tout ce que je puis te dire, et encore sans en être bien sûre, c'est que tu es née en Espagne, que ton nom est Thérèse et que j'ai été autorisée à t'appeler Emilienne.

La jeune fille écoutait avec une émotion croissante. Elle avait son mouchoir à la main, et à chaque instant elle essayait ses yeux noyés de larmes.

— Emilienne, tu te souviens de M. l'abbé Ancelin.

— Le bon curé de Salvignac, oh ! oui !

Un jour, M. l'abbé Ancelin entra dans ma petite maison ; il était accompagné d'un homme d'une quarantaine d'années, portant le costume des paysans basques de la province espagnole. Cet homme, qui parlait assez bien le français, mais avec un accent espagnol très prononcé, avait dans ses bras, enveloppée d'une couverture de laine, une petite fille à peine âgée de deux ans ; c'était toi.

— Marguerite, me dit l'abbé Ancelin, monsieur, à qui j'ai parlé de vous, voudrait vous confier cette petite fille, voulez-vous vous charger de l'élever ?

Je n'acceptai pas immédiatement ; j'étais pauvre ; je vivais séparée de mon mari et j'avais déjà à élever ma fille, ma petite Louise.

— Quoi ! s'écria Emilienne, vous avez une fille ?

— Oui.

— Et vous m'apprenez cela aujourd'hui seulement ?

— Je ne pouvais te parler d'elle sans te faire connaître tous mes chagrins ; je ne l'ai pas voulu.

— Est-ce qu'elle est morte ?

— Hélas ! je l'ignore ; mais tout à l'heure je te parlerai de Louise, de ma fille.

Cependant, je t'avais prise dans mes bras, je te regardais... Oh ! comme tu étais jolie ! je t'embrassais... malgré cela, je ne me décidais pas à te prendre, effrayée à l'idée de t'associer à notre misère. J'expliquai cela à monsieur le curé.

Alors, l'homme mit un papier sur la table.

— Dans cette enveloppe, me dit-il, il y a vingt mille francs pour récompenser la personne qui prendra soin de la petite fille.

— Et, Marguerite, ajouta M. Ancelin, cette somme vous est donnée ; vous vous en servirez pour élever convenablement cette petite fille et la vôtre ; elles seront comme les deux sœurs et vous aurez deux enfants.

Mes craintes se trouvaient dissipées je ne pouvais plus hésiter.

— J'élèverai cette enfant, répondis-je, et je l'aimerai comme si j'étais sa mère.

Que te dirais je, ma chérie, déjà je sentais que tu avais une place dans mon cœur.

— Elle s'appelle Thérèse, me dit l'Espagnol ; mais dans son intérêt, vous ferez bien de lui donner un autre nom.

Ce fut quelques jours après que je commençai à t'appeler Emilienne.

L'Espagnol me dit encore qu'on viendrait un jour te réclamer ; mais il ne m'apprit point où tu étais née, ni qui étaient tes parents ; du reste, je ne me permis pas de l'interroger, comprenant que sur ce point il avait reçu l'ordre de garder le silence.

Depuis, ma chérie, je n'ai pas revu cet homme et je n'en ai plus entendu parler. Cela m'a donné beaucoup à penser et bien des idées me sont venues ; enfin, je suis arrivée à me convaincre, — je dois te dire cela pour que tu ne te laisses pas entraîner par ton imagination, pour que tu ne te livres pas à des pensées toulantes, à des rêves chimériques, — je suis arrivée à me convaincre qu'on avait eu intérêt à se débarrasser de toi, que tu étais une enfant abandonnée.

Emilienne, qui depuis un instant tenait sa tête baissée, laissa échapper un sanglot.

Marguerite lui prit la main et, d'une voix caressante :

— Sois forte, mon enfant, dit elle ; tu n'es encore qu'au seuil de la vie, prépare ton âme à toutes les épreuves.

— Abandonnée ! prononça la jeune fille d'un ton douloureux.

— Mais, moi, je t'ai aimée !

— Oh ! oui, et c'est vous qui êtes ma mère, ma vraie mère !

Emilienne se leva et embrassa tendrement sa mère adoptive.

Il y eut un assez long silence.

— Tu ne te rappelles pas celle qui, dans la pensée de M. l'abbé Ancelin et la mienne, devait être ta petite sœur, reprit Marguerite ; tu étais trop jeune pour te souvenir. Hélas ! deux jours seulement vous avez joué ensemble, deux seules nuits dans les bras l'une de l'autre, vous avez dormi dans le même berceau !

Le lendemain du jour où tu me fus confiée, je dus sortir pour rendre une pièce de dentelle que j'avais réparée ; je partis avec toi sur mon bras, laissant Louise un peu indisposée, endormie dans son petit lit.

Je ne fus pas absente plus d'une heure. A mon retour, je ne trouvais plus Louise, ma chère petite Louise !

— Oh ! fit Emilienne.

— Mon mari, profitant de mon absence, s'était introduit dans la maison... il m'avait enlevé mon enfant !

— C'est odieux ! s'exclama la jeune fille.

— Et je ne l'ai plus revue ! dit Marguerite avec des larmes dans la voix ; on fit des recherches pour la retrouver, elles ont été vaines. Où donc mon mari avait-il pu la cacher ? J'ai quelque raison de croire qu'elle vit toujours ; mais qu'est-elle devenue ? Que fait-elle ? Est-elle heureuse ou malheureuse ? Sait-elle qu'elle a une mère qui n'a pas été un instant sans penser à elle ?

Louise est de ton âge, Emilienne ; comme toi, elle est arrivée à cette époque de la vie où les jeunes filles sont menacées de toutes sortes de dangers ; à cet âge où elles ont le plus besoin d'être dirigées par une mère, de recevoir de bons enseignements, d'être mises en garde contre les embûches qui peuvent les atteindre à chaque pas.

Une de mes grandes douleurs a été de penser que ma pauvre Louise n'aurait pas de bons exemples sous les yeux ; qu'abandonnée à elle-même, elle se trouverait sans défense contre les excitations malsaines, livrée aux suggestions du vice.

Mon Dieu, qu'a-t-on fait de l'âme de mon enfant ?

Marguerite resta de nouveau silencieuse, en proie à une violente émotion.

— Emilienne, reprit-elle, les hasards sont grands dans la vie ; et puis il y a la Providence divine ; quelque chose me dit que vous vous rencontrerez un jour, toi et Louise. Si elle ne m'avait pas été enlevée, vous auriez été élevées ensemble, vous seriez aujourd'hui comme les deux cœurs et également dignes l'une de l'autre, car ma tendresse, mon amour maternel aurait en même temps formé vos deux cœurs, élevé vos deux âmes.

Emilienne, le jour où tu rencontreras Louise, n'importe ce qu'elle sera, tends-lui une main amie, une main de sœur ; si elle a besoin d'être conseillée, conseille-la ; soutiens-la, soutiens-la ; si elle souffre, si elle est malheureuse, tu la consoleras ; tu penseras qu'elle a été violemment séparée de sa mère et tu l'aimeras.

— Je l'aime déjà, maman.

— Merci, ma chérie, c'est bien. Va, si jeune que tu sois, j'ai confiance en ta sagesse et en ton grand cœur.

Emilienne, je te fais la sœur aînée de Louise ; si elle a quelque chose à se faire pardonner, en mon nom, tu pardonneras ! Tu lui diras que j'ai pensé à elle à mes derniers moments, tu lui diras qu'en même temps que toi je l'ai bénie !

Marguerite pleurait à chaudes larmes, et, la tête appuyée contre le lit, Emilienne sanglotait.

Après cette crise d'une grande douleur si longtemps contenue, la malade continua :

— Je n'avais plus ma fille ; j'ai reporté sur toi toute ma tendresse, je je t'ai aimée pour deux. Sans toi, ma chérie, j'aurais été si complètement malheureuse que j'aurais pris la vie en dégoût ; tu m'as donné la force de vivre.

Je t'ai bien aimée, va, plus encore peut-être que je ne te laissais voir ; tout ce qu'il y avait de bon dans mon cœur je l'ai fait passer dans le tien, et avec quel soin, quelle sollicitude, j'ai fait pénétrer dans ta jeune âme l'enthousiasme pour tout ce qui est beau, noble et grand, et y ai fait se développer le germe de toutes les vertus.

— Ma mère, ma bonne mère !

— Ah ! je puis te le dire, mon enfant, tu m'as bien récompensée en me donnant toutes les satisfactions que je pouvais désirer et attendre de toi. Tu n'étais pas ma fille ; mais comme j'étais heureuse de t'aimer et de me sentir aimée de toi ! Tu me rends fière, tu étais ma joie, mon orgueil !

Tu sais, à présent, comment nous avons vécu dans cette aisance, grâce à laquelle j'ai pu t'élever sans des privations que tu enesses connues, si je n'avais eu pour notre existence que le travail de mes mains.

On m'avait remis vingt mille francs, cette somme m'était donnée ; mais je ne le comprenais pas ainsi ; ces vingt mille francs étaient à toi, je les con-

sidérais comme un dépôt que je devais te conserver. Cependant, mon enfant, je me suis vue forcée de toucher à ta petite fortune ; il ne te reste plus aujourd'hui que quatorze mille francs ; ils sont entre les mains de M. le Dr Deltel, qui continuera à t'en servir la petite rente.

C'est peu, quinze mille francs ; néanmoins, c'est une dot que beaucoup de jeunes filles n'ont pas, surtout parmi les ouvrières comme nous. Et puis, ma chérie, on ne sait pas ce qui peut arriver ; avec cette somme, il te serait possible de parer à certaines éventualités de la vie.

Pendant quelques instants, Marguerite, dont la voix s'était affaiblie, s'arrêta pour prendre un repos, car elle n'avait pas tout dit.

Elle avait sorti de dessous la couverture une des mains blanches et décharnées que la jeune fille tenait dans les siennes et sur laquelle, de temps à autre, elle mettait un baiser.

Enfin, la malade reprit :

— Je dois tout te dire, ne te rien cacher, ma chère fille : l'homme Espagnol m'avait aussi remis, en même temps que les vingt mille francs, des papiers enfermés dans une enveloppe cachetée, laquelle ne devait être ouverte que lorsque tu aurais atteint ta majorité, et cela d'après l'ordre d'une personne, dont il fallait respecter la volonté.

Comme tu le vois, mon enfant, autour de toi tout est mystère.

Que contenaient-ils, ces mystérieux papiers ? Que devaient-ils te révéler ? Je n'en sais rien. Afin qu'ils soient plus en sûreté que chez moi, je les avais confiés à M. le Dr Villarceau, qui s'est bien gardé d'en prendre connaissance. Il était incapable de violer un sceau ou de toucher aux papiers avant l'époque indiquée.

Eh bien, Emilienne, ces papiers, évidemment précieux pour toi, ont été volés à M. Villarceau, ils sont perdus.

On a fait tout ce qui était possible pour les retrouver, et rien. Il en a été d'eux comme de ma pauvre Louise !

Avant qu'ils me fussent remis, deux personnes en avaient pris connaissance : M. Fournier, qui fut douze ans maire de Salvignac, et M. l'abbé Ancelin, qui était alors curé de la paroisse. Hélas ! M. Fournier est mort, et, parti pour l'Afrique centrale comme missionnaire, M. l'abbé Ancelin a disparu ; peut-être lui aussi est-il mort.

Ainsi, aujourd'hui, nul ne peut dire ce que contenaient les papiers. Y avait-il là le secret de ta naissance ? Étaient-ils destinés à te faire connaître tes parents, ta famille ? M. Villarceau le croyait, je veux bien le croire aussi. Mais j'en reviens toujours à mon idée : pourquoi l'Espagnol n'est-il pas revenu ? Pourquoi n'a-t-on jamais demandé de tes nouvelles, cherché à savoir si tu vivais ? Enfin, on s'est si peu occupé, si peu inquiété de toi que tu m'es restée comme une pauvre abandonnée.

Il faut bien admettre que l'on avait intérêt non pas seulement à t'éloigner, mais à te faire disparaître, à te perdre. Il y a souvent dans les familles des nécessités cruelles, des choses douloureuses et terribles à cacher !

Il y a là, dans l'armoire, une boîte fermée à clef ; cette clef est dans le tiroir du meuble ; tu ouvriras la boîte et tu y trouveras le petit vêtement complet que tu avais le jour où je te pris dans les bras de l'Espagnol ; tout y est, depuis le bonnet de soie orné de fine dentelle de Malines jusqu'aux petits souliers ; puis cette médaille d'argent que tu as longtemps portée à ton cou et qui représente la sainte Vierge.

J'ai précieusement, religieusement conservé ces objets, en me disant qu'un jour, peut-être, ils te seraient utiles ; que, dans tous les cas, tu aurais en eux un souvenir.

La beauté de ce vêtement d'enfant, la finesse du linge, les vingt mille francs qui m'ont été remis, et plus encore ta distinction native indiqueraient que tu es d'une riche famille.

— Oh ! fit la jeune fille.

Et un sourire triste courut sur ses lèvres.

— Mais je te connais, poursuivit Marguerite, tu ne laisseras pas envahir ton esprit par des idées de grandeur, tu ne t'abandonneras pas à des rêves ambitieux qui égaraient, troubleraient ta raison. Si tu es repoussée par ta famille, tu as trop de dignité et de noble fierté dans l'âme pour lui jamais rien demander.

Si tu es orpheline de père et de mère, comme il y a lieu de le supposer, tu ne dois aucune reconnaissance aux autres membres de ta famille, que tu ne connais pas et qui, vraisemblablement, ne pensent plus à toi.

Emilienne, j'ai fait de toi une ouvrière, une habile ouvrière ; on apprécie ton talent, tu es aimée, estimée, l'ouvrage ne te manquera jamais, tu travailleras... Va, ce qu'il y a de plus sûr au monde et peut-être de meilleur, c'est le travail.

Le travail ne craint pas les jours froids de l'hiver, il ne laisse pas approcher la misère, et il est le gardien de l'honnêteté.

Moi partie, tu ne seras pas seule ici : Mme Martinet, cette ancienne amie que le hasard m'a fait retrouver, viendra habiter avec toi ; elle soignera le ménage, préparera tes repas, enfin me remplacera auprès de toi. Elle ne te sera pas une lourde charge, puisqu'elle a, comme tu le sais, une petite rente de six cents francs. Elle te tiendra compagnie, elle t'accompagnera lorsque tu sortiras ; elle te rendra des services, et toi, mon enfant, tu l'aideras à vivre.

Marguerite se tut. Les efforts qu'elle avait dû faire pour parler si longtemps avaient épuisé ses forces.

Elle enveloppa la jeune fille d'un regard de tendresse indicible et laissa retomber sa tête sur l'oreiller.

Alors Emilienne se leva et, couvrant de baisers le front et les joues de la malade :

— Ma mère, ma mère bien-aimée ! dit-elle, j'espère bien vous conserver longtemps encore ; mais si Dieu, trop tôt, hélas ! vous rappelait à lui, vous enlevait à mon affection, je vous promets que je n'oublierai aucune de vos paroles, elles resteront gravées dans mon cœur !

La malade eut un doux sourire.

— Va, je t'aime bien, dit elle ; quand je serai là-haut, je veillerai encore sur toi.

— Et sur ma sœur, sur Louise, répondit Emilienne.

— Oui, sur toutes les deux.

Marguerite laissa échapper un sourire et ferma les yeux.

Cherchait elle à voir sa fille dans un rêve ?

XV. — LE BONNET D'ENFANT

Quinze jours après, Marguerite Lormont, la femme d'Edouard Forestier rendait le dernier soupir entre les bras de sa fille adoptive.

Une heure avant, les mains sur le haut du front d'Emilienne agenouillée, elle avait dit :

— Mon enfant, je te donne ma bénédiction ; en même temps que toi, ma chérie, Louise, ta sœur est bénie !

Ces mots, prononcés d'une voix éteinte, avaient été les dernières paroles de Marguerite.

Maintenant Emilienne, qui n'avait pas encore dix-sept ans, devenait tout à fait orpheline, en perdant sa seconde mère.

Que de tombes déjà autour de la fille du marquis de Mimosa ?

Sa mère, la marquise de Mimosa, morte peu de temps après l'avoir mise au monde.

Pedro Lamrés, le fidèle serviteur de son père, englouti dans un précipice des Pyrénées.

M. Fournier, le maire de Salvignac, qui aurait pu lui révéler le secret de sa naissance.

L'abbé Ancelin, qui possédait également ce secret, mais disparu, et selon toutes les apparences, mort aussi.

Le Dr Villarceau, le protecteur de Marguerite et le sien.

Enfin sa mère adoptive tant aimée, qui laissait auprès d'elle un grand vide que rien ne semblait pouvoir combler.

Si jeune et se trouver seule !

Heureusement, elle avait de nombreuses sympathies.

Sans doute aussi, elle allait avoir l'affection, le dévouement de l'ancienne amie de Marguerite ; mais cette femme, plutôt une amie qu'une servante, ne pourrait jamais être pour elle ce qu'avait été sa mère adoptive.

Le Dr Delteil avait dit, en parlant d'Emilienne :

« Dans quelques années elle sera une merveille de beauté. »

La jeune fille répondait largement à ce que la jolie fillette de Salvignac avait promis, et le Dr Delteil était lui-même étonné du changement qui s'était opéré chez Emilienne en moins de quatre années.

Il serait difficile d'imaginer une plus séduisante physionomie. C'était, dans son ensemble, comme le rayonnement de la grâce, le miroir où se reflétaient les sensations, les sentiments d'une âme généreuse, dont rien n'avait altéré la pureté.

L'ovale du visage était d'une correction de lignes irréprochable. Le front large, un peu bombé, s'encadrait dans les bandeaux soyeux d'une opulente chevelure châtain clair, presque blonde dont les ondulations avaient comme des reflets métalliques.

Le nez droit, aux narines mobiles, aux fines arêtes, rappelait le dessin des statues antiques les plus admirables. La bouche aux lèvres teintées de carmin, était adorable ; elle avait de ravissants contours et laissait voir, quand elle s'entr'ouvrait, une double rangée de perles opales. Avec une légère fossette, véritable nid à baisers, le menton était charmant.

Le teint avait la fraîcheur d'une Bengale nouvellement épanouie et souriant au soleil.

Ce que l'on remarquait tout d'abord dans cette tête d'une idéale beauté, c'étaient les grands yeux voilés de longs cils et surmontés de sourcils peu épais, mais donc l'arc était parfaitement dessiné ; ils n'étaient pas noirs, ils n'étaient pas bleus non plus, mais se rapprochaient cependant de cette dernière couleur.

Mieux encore que sa physionomie, les yeux d'Emilienne étaient le miroir de son âme ; dans leur expression douce, souvent indéfinissable, ils gardaient toujours leur candeur virginale.

Le cou blanc, à la peau satinée, avait cette souplesse et cette grâce qu'on admire dans la Vénus de Milo. La taille svelte, élancée, était un peu au dessus de la moyenne ; mais que de grâce, que de flexibilité dans tous les mouvements ! Jamais sculpteur n'a taillé dans le marbre un corps plus admirable, plus parfait de formes.

Emilienne était toujours vêtue avec une extrême simplicité ; mais elle communiquait un incomparable cachet de distinction et d'élégance à tout ce qu'elle portait, aussi bien au fichu qui couvrait ses épaules, qu'à la robe d'alpaga qui emprisonnait sa taille, sans porter grand préjudice à la beauté du corps.

Le seul luxe que Marguerite s'était permis et auquel ne voulait pas renoncer la jeune fille, ne fût-ce qu'en souvenir de la chère morte, c'était celui des fleurs. La fenêtre était garnie de pots de fleurs, dont les fraîches et vives couleurs jetaient une note vive dans la chambre.

Sur la cheminée, dans un vase de porcelaine décorés de volubilis et de liserons entrelacés, — oh ! elle n'était ni de Sèvres, ni de Saxe cette porcelaine, — il y avait toujours des bouquets de fleurs suivant la saison : giroflées, primevères, violettes, roses, ceillels, reines-marguerites.

Presque toujours, Emilienne avait une de ces fleurs à son corsage.

La maladie de Marguerite avait beaucoup retardé le travail de réparation des dentelles ; mais les clientes étaient patientes, sachant qu'à l'impossible nul n'est tenu.

Cependant, dès le surlendemain de l'enterrement de sa mère adoptive, et bien qu'elle eût toujours de grosses larmes dans les yeux, Emilienne se remit tristement mais courageusement à l'ouvrage. Elle aimait le travail, mais comme il lui semblait pénible de travailler, à présent qu'elle était seule !

Sept heures venaient de sonner à la petite pendule de marbre onix ; il faisait nuit depuis une heure et la jeune ouvrière avait allumé sa lampe.

Une femme, qui pouvait avoir quarante ans, entra doucement dans la pièce où travaillait la jeune fille, une chambre avec alcôve, qui avait été transformée en atelier.

Cette femme, un peu grosse de taille, mais dont la bonne et large figure attirait la sympathie, était Mme Catherine Martinet.

— Mademoiselle Emilienne, dit elle, vous savez que votre mère m'a bien recommandé de ne pas vous permettre de travailler la nuit, et, vous voyez, voilà votre lampe allumée.

— J'avais l'ouvrage de cette dentelle à achever, et c'est fait.

— Soit, mademoiselle, mais il est très minutieux votre ouvrage, et il ne faut pas vous affaiblir la vue. Il paraît que quand vous êtes au travail on ne peut pas vous en arracher.

— Oh ! quelquefois seulement.

— Allons, venez, le dîner est prêt et c'est l'heure de nous mettre à table.

La jeune fille se leva, serra la pièce de dentelle dans un carton, puis suivit Catherine dans la petite salle à manger.

Quand elles eurent pris leur repas et pendant que Catherine retournait à la cuisine, Emilienne alluma une bougie et entra dans la chambre qui avait été celle de Marguerite, et dont elle ferma la porte.

Tout d'abord, son regard se porta sur le lit ; elle poussa un long soupir et des pleurs jaillirent de ses yeux.

— Hélas ! dit elle, je ne la verrai plus !

Mais ce n'était pas uniquement pour pleurer qu'elle était entrée dans la chambre ; elle y était amenée par une pensée ou plutôt par un désir qui l'avait obsédée pendant toute la journée.

Elle posa le chandelier sur le marbre de la cheminée, et ses regards se dirigèrent sur l'armoire qui occupait le fond de la chambre.

Elle était toute tremblante et son cœur battait comme si elle se disposait à faire une action contre sa conscience. Pendant assez longtemps, elle resta hésitante, puis, comme répondant à la cause de son hésitation, elle murmura :

— Pourtant, je voudrais bien voir !

Alors, subitement résolue, elle marcha vers l'armoire et l'ouvrit. Elle ne vit qu'une chose sur les rayons du meuble, une boîte en bois d'acajou un peu plus longue que large. Elle la prit avec autant de précaution que s'il se fut agi d'une sainte relique et l'alla porter sur une petite table.

Elle revint à l'armoire, ouvrit un tiroir dans lequel étaient enfermés de menus objets de toilette, et, dans un coin, trouva une petite clef avec laquelle elle ouvrit la boîte d'acajou.

Toujours tremblante et très oppressée, elle tira successivement de la boîte, pour les placer devant elle, sur la table et sur les chaises : un bonnet d'enfant avec broderie de plumetis et garni d'une riche dentelle ; une robe de cachemire bleu ciel avec des entre-deux de dentelle à la jupe, à la poitrine et aux manches ; un surtout ou une blouse de laine d'un bleu plus foncé que celui de la robe, avec sa ceinture à boucle d'argent ; deux jupons ; une chemise de batiste délicieusement brodée ; une paire de bas de coton bleu tricotés à la main avec des brûlures roses et blanches ; une paire de petits brodequins de cuir mordoré.

Quand la jeune fille eut étalé tout cela, et avec quelle émotion ! elle se mit à examiner l'une après l'autre, dans une sorte d'extase, les diverses pièces de ce riche vêtement d'enfant.

Le petit bonnet fut l'objet d'une attention toute particulière ; Emilienne l'avait déjà beaucoup regardé, le tournant doucement entre ses doigts, elle le reprit de nouveau et l'examina avec une émotion indicible, qui soulevait violemment sa poitrine.

Tout à coup elle s'écria :

— Comme c'est joli ! Quel travail exquis ! . . .

Oh ! une mère seule a pu faire cela !

Elle porta le petit bonnet à ses lèvres et le baisa à plusieurs reprises. Puis, ne pouvant plus se contenir, elle se prit à sangloter en murmurant :

— Oh ! ma mère, ma mère !

Sans doute, elle pouvait se tromper ; mais pour elle — c'était son idée — ce joli bonnet, avec sa riche broderie sur soie blanche, ses plissés et ses tuyautés de Malines, avait été confectionné par les mains de sa mère.

Et plus elle le contemplant, plus elle s'imaginait voir dans chaque point d'aiguille un témoignage d'amour maternel. Et elle répétait, entre deux sanglots.

— Oh ! ma mère ! ma mère !

Mais, hélas ! elle n'était plus cette mère qu'elle aurait adorée et qui l'aurait si tendrement aimée ; et son père aussi n'était plus de ce monde ! Elle était orpheline !

Où, tout indiquait qu'elle était née de parents riches, que peut-être même, comme l'avait dit Marguerite, elle sortait d'une grande famille.

Oh ! bien sûr, ce n'étaient ni sa mère, ni son père qui l'avaient abandonnée il lui restait au moins cette consolation de se dire qu'ils n'étaient pas coupables envers elle.

Comme l'avait encore dit Marguerite, c'étaient des membres de sa famille, des héritiers, probablement, qui avaient eu intérêt à la faire disparaître, à la perdre.

ANNONCE DE
John Murphy & Cie
GRANDE VENTE
A
DISCOMPTES

Discomptes accordés sur le stock
entier de 10 à 50 P.C.

AUCUNE MARCHANDISE EXCEPTÉE

Les discomptes seront accordés comme
suit dans les différents départements :
Etoffes à robes, 10 à 50 p.c.
Soieries, 10 à 50 p.c.
Dentelles, rubans, mouchoirs, etc., etc.,
10 à 75 p.c.
Merceries, 10 à 50 p.c.
Garnitures, 10 à 75 p.c.
Sous-vêtements en coton, habillements
pour petits garçons, etc., 10 à 50 p.c.

AVIS

Nous invitons les dames à faire leurs
achats à bonne heure, afin d'éviter l'encombrement.

John Murphy & Cie

1781 et 1783, rue Notre-Dame,
coin de la rue St-Pierre

Conditions : au comptant et un seul prix
TÉLÉPHONE 2193

Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

Lapin Larquin
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS
M. N. L'APRES ÉTAIT AUTREFOIS DE LA
MAISON W. NOTMAN & FILS.
PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES
A L'HUILE, AU
PASTEL, ETC ETC
CHAYON
TÉLÉPHONE 7263

MAISON - BLANCHE

65 - RUE SAINT-LAURENT - 65

IMPORTATEUR

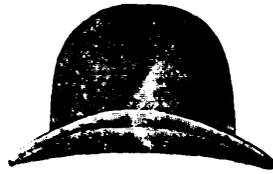
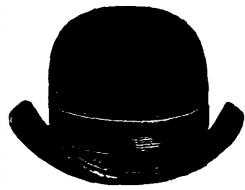
- DE -

Merceries

ET

CHAPELLERIES

T. BRICAULT



UN SEUL PRIX

1189

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

"WESTERN"

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$2,000,000
Primes pour l'année 1893..... 2,365,036
Fonds de réserve..... 2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

En vente dans toutes les
bonnes pharmacies.

Le VIN à
l'EXTRAIT de FOIE de MORUE
PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER
Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris
possède à la fois les principes actifs
de l'HUILE de FOIE de MORUE et
les propriétés thérapeutiques des prépa-
rations alcooliques. — Il est précieux
pour les personnes dont l'estomac ne
peut pas supporter les substances gras-
ses. Son effet, comme celui de l'HUILE
de FOIE de MORUE, est souverain
CONTRE :
la SCROFULE, le RACHITISME,
l'ANÉMIE, la CHLOROSE,
la BRONCHITE et toutes les
MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Emplâtre Souverain des Montagnes Vertes
de GEO. TUCKER



Nous offrons \$500.00 de récompense pour
un meilleur emplâtre. Des milliers de per-
sonnes souffrantes ont immédiatement re-
courus aux EMPLÂTRES SOUVERAINS DES
MONTAGNES VERTES de GEO. TUCKER pour
le soulagement immédiat des douleurs Rhu-
matismales, Rognons, Matrice, Poitrine,
Côtés, Dos, Reins.
Vendus en gros et en détail chez

ABONNEZ-VOUS

AU

MONDE ILLUSTRÉ

SEUL

Journal français Illustré

DU

CANADA

ET

LE PLUS COMPLET

DES

Journaux Littéraires

Saint-Nicolas, journal illustré pou-
sant le jeudi de chaque semaine. Les abon-
nements partent du 1^{er} décembre et du 1^{er}
juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ;
six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 20
fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie
Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite
par les

POUDRES -
ORIENTALES

LES SEULES

Qui assurent en 3
mois et sans nuire
à la santé le

DEVELOPPEMENT

ET LA

Fermeté des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTÉ ET BEAUTÉ !

UNE BOITE AVEC NOTICE \$1 ; 6 BOITES \$5

En vente dans toutes les pharmacies de
première classe. Dépôt général
pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste - Catherine

MONTREAL Tel. Bell 6 513

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux
français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent

LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont
lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?

Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire
entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi

lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un art de perdu

Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation
de tous les journaux français
du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine fi-
nissant le 28 juillet 1894.

35,314

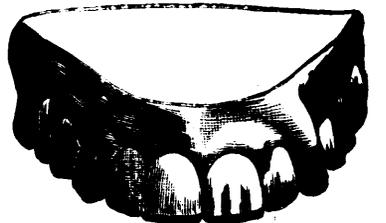
La PRESSE sera adressée à la campagne
pendant la saison d'été à raison de 25c par
mois.

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTREAL

Nouveaux procédés américains pour plem-
bage de dents, en porcelaine et en verre
plus résistant que le ciment, imitant par
faitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
Nouveau procédé pour plember et extraire
les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, Rue SAINT-LAURENT, MONTREAL

PATENTS
TRADE MARKS
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a
prompt answer and an honest opinion, write to
MUNN & CO., who have had nearly fifty years'
experience in the patent business. Communica-
tions strictly confidential. A Handbook of In-
formation concerning Patents and how to ob-
tain them sent free. Also a catalogue of mecha-
nical and scientific books sent free.
Patents taken through Munn & Co. receive
special notice in the Scientific American, and
thus are brought widely before the public with-
out cost to the inventor. This splendid paper,
issued weekly, elegantly illustrated, has by far the
largest circulation of any scientific work in the
world. \$3 a year. Sample copies sent free.
Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single
copies, 25 cents. Every number contains beau-
tiful plates, in colors, and photographs of new
houses, with plans, enabling builders to show the
latest designs and secure contracts. Address
MUNN & CO., NEW YORK 361 BROADWAY.